

2013
les

Sous les paillettes : (des)espoirs !

paillettes
(des)
espoirs !

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à toutes les personnes qui ont contribué de près ou de loin à l'élaboration de ce mémoire et qui m'ont soutenu tout au long de mon parcours universitaire et créatif.

Tout d'abord, je souhaite remercier chaleureusement mon directeur de mémoire, Fabrice Bourlez, pour sa précieuse guidance, ses références, sa patience, son humour et sa disponibilité tout au long de la réalisation de ce challenge colossal.

Je tiens également à remercier l'ensemble du corps enseignant de l'ESAD de Reims pour l'attention qu'ils ont portée à mon travail, ainsi que pour leurs retours enrichissants qui m'ont permis d'affiner et d'affirmer mes réflexions.

Je remercie profondément mes amies créatives Enora BOUZY, Amélie LALANCE, Loïse LEGARS et Clara SAFFRE (aka la confrérie des Ouinouins) pour leur soutien, nos séances de lamentations collective qui ont toujours su être présentes pour échanger, partager mais aussi pour leur motivation quotidienne sans laquelle je n'aurais pas pu mener ce projet à bien.

Enfin, je n'oublie pas de remercier chaleureusement ma famille, mes amies de tous les jours, Maxx et les Bibies pour leur soutien inébranlable, leur patience et leur encouragement constant. Sans eux, ce parcours n'aurait pas été aussi riche et stimulant.

Cet objet intitulé *Sous les paillettes : (des)espoirs !* a été pensé comme une édition composite, reflet d'une polyphonie confrontant deux temporalités distinctes et les voix uniques qu'elles convoquent. Chacun des livrets est indépendant mais le propos avancé est complet seulement si cette discussion collective est liée et si les voix aussi diverses soient-elles deviennent le reflet d'un collectif, d'une communauté.

Ce projet est dessiné par Am Courbot en 2024, étudiant^e en cinquième année design graphique et numérique à l'ESAD de Reims, dans le cadre de la rédaction de son mémoire.

L'objet au format A5 est imprimé à l'ESAD de Reims sur du papier croquis XL 90gr, Clairefontaine Trophée 80gr, ainsi que Correct Art 300gr. Les caractères typographiques utilisés sont, Amiamie de *Mirat Masson*, Old Round de *Alexey Kryukov*, Pressuru de *Roman Gornitsky*, Seaweed Script de *Neapolitan*, Noteworthy de *Inconnu*, Jrug Punk de *JO 753* et Bradley Hand de *ITC*.

Ce travail de recherche démarre au détour d'une anecdote, d'une rencontre, d'un échange. En y réfléchissant, c'est d'ailleurs ce qui alimente et ce qui rend enrichissant les ateliers participatifs.

Afin de contextualiser, lors de la préparation de mon diplôme en DnMade j'ai décidé de questionner la co-création in situ, en direct et de créer un atelier d'impression mobile lors de la Pride de Reims. C'est alors que j'ai rencontré une jeune personne qui a voulu s'adonner à l'exercice. ¹El m'explique qu'au sein de son foyer, ¹l ne peut être lui-même, ¹l doit s'y cacher et s'y sent particulièrement seul face à ces droits et face à qui ¹el s'identifie.

Cette personne tenait absolument à garder des souvenirs de cet instant libérateur que constitue la Pride : des objets, des souvenirs tangibles, afin de retrouver l'impression de se sentir compris et soutenu dans sa vie de tous les jours. Ressentir un amas de solitude, de doute et parfois même de honte est assez fréquent chez les personnes queer, pour l'avoir vécu plus personnellement mais aussi pour en avoir discuté avec mes amis ou mon entourage qui partage aussi ce sentiment.

Suite à cet échange, une nouvelle ampoule (idée) s'est allumée dans mon cerveau. Le militantisme queer convoque à la fois sentiment et/ou ressenti pour nous et nos adelphe^s car être acteur^{ce} et impliqué dans les revendications de nos droits est fondamental. Mais actuellement, nous sommes aussi constamment noyés d'informations, les différents médias contemporains permettent de s'informer en temps réel et à grande échelle. Ces informations sont primordiales pour un militant^{ce} active et elles sont parfois positives. Mais très souvent la négativité prend le pas sur l'actualité, démoralisant et assaillant chaque fois un peu plus la légitimité des personnes queer et leur droits à exister. La santé mentale des militant^{es} peut alors être mise à rude épreuve et leur volonté de lutter vient à s'éteindre peu à peu. Je n'arrivais pas à qualifier cet état, jusqu'à ma découverte d'un podcast d'*Hoffmann Wanderer* énonçant clairement le terme du burn-out militant. Ici, ce terme désigne le fait de laisser la place au désespoir, à l'isolement, à la fatigue physique et mentale suite à la rage et à la colère qui animent constamment nos combats.

Ce sentiment de perdre pied face à une lutte qui nous concerne en tant qu'être humain nous touche personnellement. Cependant, elle fragilise aussi directement le lien et la communication avec les autres militant^{es} soit toute notre communauté.

1. Dans ce contexte, adelphe renvoie à l'idée d'un membre de la famille relié à une communauté, ici, la communauté LGBTQIA+. Ce terme vise à inclure chacun des individus sans notion de genre à l'inverse de termes sororité ou fraternité.

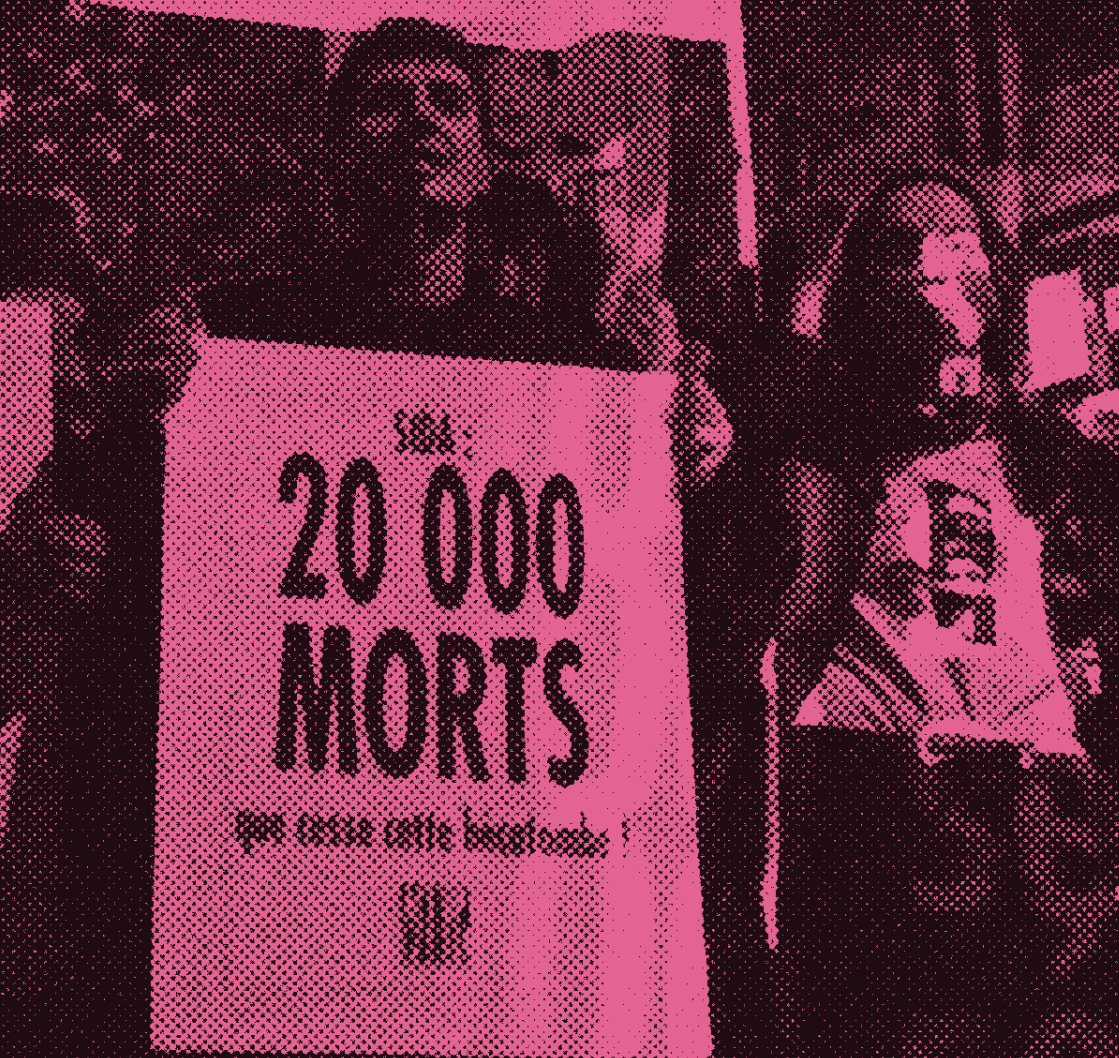
Même si l'appellation du burn-out militant peut sembler récente ou émergente à nos oreilles, les luttes queer sont parsemées de ce phénomène depuis toujours, on pourra donc s'interroger sur la question suivante :

*Dans quelles mesures, le phénomène du **burn-out militant** s'exprime **émotionnellement et graphiquement** au travers des **actions/ productions** de nos adelphe·s queer **entre hier et aujourd'hui** ?*

Mais aussi, comment s'organise collectivement et graphiquement une lutte qui touche l'ensemble d'une communauté sur le long terme ?

Cet écrit constituera un polylogue entremêlant les points de vues éclectiques de différents adelphe·s questionnant le militantisme queer en confrontant deux temporalités distinctes. Tout d'abord, une transcription du podcast « La fièvre » le feuilleton des luttes, témoignant la parole de Gwen Fauchois ; militante pour Act Up Paris entre les années 92-97. Puis, un entretien réalisé avec des militant·e·s plus ou moins initié·e·s au phénomène du burn-out militant. Celui-ci sera commenté par un discours analytique et un ensemble iconographique représentant la vision d'une créative.

PROTESTATION PARIS



I. MILITANTISME QUEER D'HIER ET LA FIÈVRE DES ANNÉES SIDA :

Comment la lutte contre le virus a-t-elle impacté
émotionnellement les militants queer et leurs productions ?

Lors des luttes pour les droits des personnes queer et plus précisément dans les années Sida, les militant·e·s ont été confrontés à des sentiments et des états émotionnels intenses, oscillant entre peur, désespoir et colère face à un virus destructeur. La pression, l'engagement permanent et la lutte pour sa vie a souvent pu conduire les militant·e·s à une fragilité émotionnelle tel que le burn-out militant. Forcé de lutter contre la stigmatisation quotidienne, la perte d'être chers et l'inaction des gouvernements. Pour scander leur revendication et faire résonner leur voix à grande échelle, Ils ont créé une multitude de productions graphiques : affiches, banderoles, brochures informatives, objets divers et performances artistiques, utilisant l'art comme outils de résistance et de communication.

Ici, nous allons nous interroger sur le militantisme qui s'organisait autour de collectifs comme ACT UP Paris, favorisant les créations et les actions chocs dans une optique structurée et l'importance d'un soutien collectif. Aujourd'hui, les archives graphiques de cette époque demeurent rares. Cependant, elles préservent non seulement les messages poignants et puissants de cette période, mais aussi l'émotion collective qui a caractérisé ce combat pour la vie et la dignité des malades.

L'enregistrement utilisé a été réalisé par Thomas Santeur, le 14 avril 2019, au Centre LGBT de Paris-Ile-de-France. Animation et programmation, Sam Boursier, Hervé Latapi, Renaud Chanteraine. Un podcast réalisé par Nathalie Haran, produit par le collectif Archiv' LGBTQI en partenariat avec le Centre LGBT de Paris-Ile-de-France et le soutien de la DILCRAH.

INTERVENANTE MILITANTE:

[C.F.] Gwen Fauchois

INTERVENANTE CRÉATIVE:

/A.C./ Am Courbot

Gwen Fauchois arrive au héraage d'Act Up Paris en 1992. C'est avant les trithérapies, c'est l'hécatombe. Celle qui allait devenir vice-présidente de l'association nous raconte comment l'épidémie et le virus ont fait d'elle et des militants pédés et gouines des autonomes. Ce que c'était que de combattre le sida dans une urgence absolue, sans internet et sans avoir le temps de faire le deuil. Petit mais puissant, le monstre d'Act Up, comme elle l'appelle, s'appuiera sur une discipline de fer et une politique de coalition pour faire face à des responsables politiques inertes.

[4.4] Donc la parenthèse, pourquoi j'ai choisi ce terme de parenthèse ?

Ça me semblait faire sens pour la période dont je vais parler, qui est une période extrêmement précise, qui est de 1992 à 1997. C'est une parenthèse pour moi à titre personnel, un engagement que je ne reproduirai évidemment pas, valable pour pas mal de militant·e·s qui se sont engagés à cette période-là et pour qui c'était pour beaucoup un primo-engagement et pour beaucoup souvent l'unique engagement. Ce qui d'ailleurs n'est pas sans rapport avec les difficultés de transmission qu'on peut avoir parce qu'en 1997, moi j'ai quitté Act Up, mais beaucoup de militants ont quitté Act Up. Le deuil a commencé avec l'arrivée des trithérapies, la temporalité de l'épidémie a changé et nous sommes sortis de l'action désespérée. Donc quelque part, le futur est redevenu possible. Quand on a quitté Act Up, une volonté de se reconstruire, de s'épargner soi-même, et du coup, quelque part, non seulement de faire le deuil de toutes les personnes, les amis, les amants qu'on avait pu perdre, mais aussi de faire le deuil de son propre militantisme et de ne pas se rappeler de cette douleur. C'était aussi épargner les suivants. Si on avait milité comme ça, si on avait souffert et lutté comme ça, c'était aussi pour que d'autres n'aient pas à connaître cette violence, cet épisode.

*(4.5) Le terme burn-out militant renvoie à laisser la place au désespoir, au rejet de notre combat après la rage et la colère qui animent nos cœurs et nos luttes. Ce phénomène est la conséquence d'un engagement émotionnel et physique intense menant à notre épuisement total. Pascal Chabot dans son livre *Global burn-out*² écrit à ce sujet : « Le burn-out est la maladie du "trop", comme la toxicomanie ». Ces luttes, qui nous anime et qui nous impacte plus ou moins intimement, peuvent alors devenir l'objet de notre destruction, elle nous consume de l'intérieur, nous empêchant de les mener à bien et surtout de les mener sainement.*



2. CHABOT, Pascal.
Global burn-out, édition puf,
extrait p.13, 2013.

Le combat contre le sida constitue un contexte d'engagement fort, douloureux et intense. Au sein de cette lutte, l'urgence se matérialise de par les conséquences de la maladie, le manque de ressources, l'engagement émotionnel et la stigmatisation dont sont victimes les militant·s de l'époque. Face à toute cette pression, étant affectés de près ou de loin par le virus, le burn-out des militant·s apparaît aussi au travers leurs productions et leurs actions militantes. Nous pouvons alors sentir qu'elles atteignent aussi une certaine limite dans l'aspect plastique de leur créations militantes.

L'espoir d'un meilleur avenir, pour la société et pour les « suivant·s » dans ce contexte de course contre la mort pousse les militant·s de l'époque à se dépasser, quitte à porter de plus en plus de poids sur leurs épaules. « Savoir se retirer » de sa lutte souligne la conscientisation du phénomène du burn-out militant et montre la nécessité du collectif, d'un soutien pour faire face sagement à ses combats.



(Fig1) ACT UP PARIS.
Tract, *Roche let us die*,
collection du MUCEM, 2004.



(Fig2) COUSTAL, Laurence.
Action d'Act Up-Paris, 1992.



(Fig3) ALFONSI, Gilles.
Affiche, *Sida la lutte continue*,
collection du MUCEM, 2003.

[C.F] En grande partie, l'histoire qu'on se transmet, c'est une histoire qui est autant bâtie sur des savoirs que sur de l'ignorance. C'est une histoire fantasmée. Forcément, elle nous donne un peu plus de force de frappe, elle nous donne de la symbolique, elle nous donne la capacité à nous référer à des victoires, à du mythe, au fait de faire partie d'une histoire collective. Mais en même temps, ça crée aussi un monstre. Act Up est devenu une forme de monstre. J'ai rencontré pas mal de jeunes militant^{es} paralysés par l'idée de pouvoir être comparés éventuellement à cette période qui est devenue mythique.

Donc moi, l'idée là, c'est que je parle uniquement d'une période très spécifique, 92-97, très très courte, 5 ans, et d'un point de vue qui est situé, et qui est d'un point de vue qui n'est que le mien. La période de Didier Lestrade, président, c'est un groupe émergent qui fait irruption. Donc c'est une période où il est encore possible de choquer l'opinion et où il est possible, du coup, d'obtenir des réactions, surtout après avoir choqué. C'est une période qui est, contrairement à aujourd'hui, je dirais globalement optimiste, bien qu'on vive un truc absolument affreux, on est vraiment persuadé que, ok, nous on va crever, mais globalement, la société, elle, va aller vers du mieux. C'est une période où les modes d'action d'Act Up ne sont pas usités, en fait.

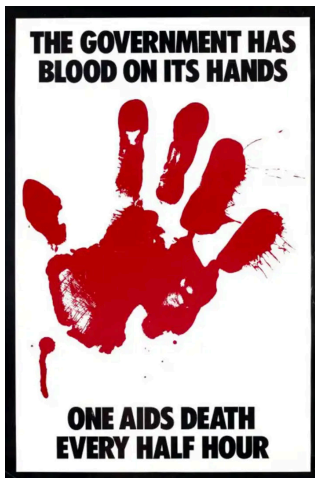
Il y a quelques petits groupes qui sont en train, en parallèle, de commencer à les utiliser, notamment le D.A.L.³, par exemple, ou quelques collectifs de sans-papiers, déjà. Et néanmoins, il y a un mode d'action qui n'est pas fréquent. Donc ça aussi, ça va jouer pour nous, contrairement à maintenant, où, quelque part, le moindre zap est banal, en fait.

3. D.A.L., *Droit au logement* est une association française fondée en 1990. Son but est de permettre un accès au logement pour les populations les plus fragilisées.

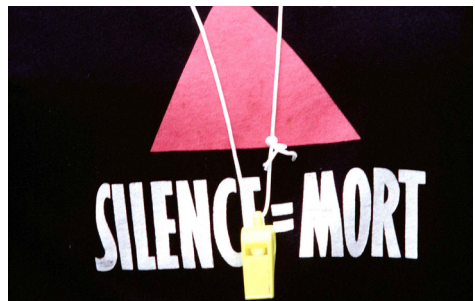
La première connaissance que j'ai d'Act Up, c'est des affiches dans le quartier où j'habite, 18^{ème}, où je vois placardé des appels à manifestations, des dénonciations de la politique du gouvernement, que ça soit contre les toxs, que ça soit des appels à solidarité avec les sans-papiers et à contrer les expulsions, enfin voilà. Donc c'est d'abord l'affichage, avec des affiches, donc, qui sont d'un panel très large, ça va aussi bien d'affiches toutes bêtes, avec juste le silence égal mort, ou pourquoi justement Act Up décide de se mobiliser. Donc c'est ça, le premier mode. Le deuxième mode, c'est quelques actions spectaculaires qui ont pu être télévisées, qui ont pu passer aux informations, et notamment le zap à Notre-Dame. Les militants d'Act Up ont interrompu une messe à Notre-Dame en pointant la responsabilité de l'Église dans l'interdiction de la capote.

/a.c/ Un des éléments emblématique de cette action militante demeure une banderole sur laquelle est inscrit le message « Oui à la capote » et le slogan emblématique « Silence = mort » sur les tours de l'église Notre-Dame à Paris. Au travers de ce ZAP⁴, Act Up Paris dénonce l'inaction de l'Église face à l'épidémie du Sida faisant rage. En effet, celle-ci réproche l'utilisation du préservatif à défaut de la chasteté ou de l'abstinence. Si l'on se penche plus précisément sur les actions graphiques effectuées par l'association Act Up, il s'agit en réalité d'un activisme culturel. Les différentes branches de l'association ont travaillé en étroite collaboration avec des artistes graphiques. Notamment *Gran Fury*, qui vient détourner l'esthétique et les codes publicitaires afin de les réinvestir dans des slogans provocants. Avec l'affiche, *The Government has Blood on its Hands*^(Fig4), réalisée en 1988 à New York, Gran Fury évoque la violence de la maladie frontalement. Le texte en capitales, écrit noir sur blanc témoigne d'un rapport flagrant à la mortalité et le contraste permet d'obtenir un discours des plus lisibles. La main rouge n'est pas sans rappeler le sang contaminé des malades mais aussi la lutte constante avec le gouvernement pour leur prise en charge de la maladie. Ce rapport au sang restera un symbole pour la lutte contre le sida, au travers des différentes actions menées et des autres supports de communication.

4. ZAP, action militante éclair destinée à mobiliser les médias.



(Fig4) FURY, Gran. *The Government has Blood on its Hands*, impression Offset, 1988.



(Fig5) FURY, Gran. *Silence = death*, 1987.

Au regard de ce propos, la banderole^(Fig6) transmet un message plein de détresse et de colère de la part des militant·s. En effet, nous retrouvons trois des quatre couleurs emblématiques de l'identité de l'association : le blanc, le noir et le rose.

Tout d'abord, un message en capitales inscrit en blanc sur fond noir afin de signaler l'urgence politique mais aussi le rapport certain à la mort. Puis, le triangle rose inversé, qui joue le rôle d'un symbole de reconnaissance tout en désirant renverser les stigmates. Le triangle rose réinvestit en tant que symbole identitaire par la communauté homosexuelle est lourd de sens. À l'origine celui-ci correspond au symbole utilisé dans le contexte concentrationnaire nazi pour reconnaître et marquer frontalement les hommes homosexuels, bissexuel ainsi que les femmes trans de l'époque. De plus, l'utilisation du rose n'est pas un hasard. En effet, cette couleur peu portée à l'époque attire directement l'oeil de celui qui l'aperçoit. Elle établie aussi un lien direct entre l'homosexualité et la féminité qui est perçu comme le « sexe faible ». L'utilisation de caractères gras et d'un fort contraste permet d'attirer le regard sur les mots employés et d'avoir davantage de poids, de choquer, de se faire voir et de montrer la réalité de la maladie.



(Fig6) ACT UP PARIS.
Banderole accrochée sur le parvis
de l'église Notre-Dame à Paris
pendant un ZAP, 1989.

[C.F.] Arriver à Act Up, enfin, arriver vraiment à Act Up, ça passe par arriver à l'ARH. Moi j'arrive en 92, dans une ARH d'un groupe qui est puissant, qui est relativement organisé, structuré, et qui n'a pas de temps à perdre. Et cette question du temps et de l'urgence, justement, ça a des conséquences sur l'organisation d'Act Up et sur le positionnement politique.

Act Up, c'est une organisation qui est structurée de façon rigoureuse, verticale, quasi militaire. Et si tout se discute et tout se vote, c'est dans des formats extrêmement codifiés. On vote les fonctions, on vote les mandats, on vote le temps des débats, on planifie les décisions, on encadre tout ça hyper strictement.

Et si on revient sur les actions, parce que toute action, effectivement, est débriefée, c'est pas pour tout remettre en cause à chaque fois, ça on n'a pas le temps. C'est parce que toute action produit quelque chose et qu'elle modifie le contexte. Et donc si on veut continuer à lutter, l'impératif c'est qu'on analyse ce qu'on a produit. Cette discipline, elle va être d'autant plus ferme à Act Up, qu'elle est actuelle, qu'elle est consentie. Alors ça ne va pas sans tension. Là aussi, on ne se dit pas que tout est amour. Il y a eu énormément de tensions, énormément d'affrontements, énormément de contournements. Mais bon, malgré tout, ce consentement, il reste omniprésent. Et ce sens de l'urgence, en fait, il est aussi bien collectif qu'individuel. Et ça s'explique, en fait, par qui sont les militant·s. Parce qu'à cette période-là, 99% des militant·s sont des personnes affectées. C'est-à-dire qu'elles ne sont pas forcément malades, elles ne sont pas forcément séropositives, mais elles sont affectées. C'est-à-dire qu'elles ont dans leur entourage proche des morts, des malades. Si on vient à Act Up d'abord pour soi et pour se faire du bien, pour éventuellement s'informer sur les traitements qu'on va pouvoir accrocher, etc. Le fonctionnement, il n'est pas régi par ça. Il est régi non pas parce qu'Act Up peut faire pour soi, mais parce qu'on peut faire contre l'épidémie et ce qu'on peut faire soi pour Act Up.

Donc Act Up va produire des tracts, des textes, des affiches, des livrets d'accueil, le mode d'emploi d'Act Up, le mode d'emploi de la désobéissance civile, le mode d'emploi de comment on fait un ZAP, comment on s'y comporte, qui décide de quoi et qu'est-ce qu'on n'a pas le droit de faire, on va produire un livre, etc. Act Up produit beaucoup beaucoup d'écrits parce que la formation ça se fait dans la pratique et dans l'efficacité. Et parce qu'il ne faut pas se faire d'illusions non plus.

[[C]] Si l'on se penche sur la question de la souffrance au sein de la lutte contre le sida, celle-ci impacte à la fois le mental des militant·s mais aussi leurs différentes productions. Dans les années 90, il s'agissait d'une véritable course contre la mort. Face à cette maladie, il a fallu réagir avec efficacité, diffuser, informer, prévenir, tout en voyant son propre état et/ou celui de ses proches décliner. Beaucoup de militant·s se sont alors acharnés d'actions en actions pour que la société réagisse, qu'ils ne s'y sentent pas abandonner.

« Il est la crise de foi, le désespoir de ceux qui ont espéré, l'épuisement de ceux qui, pourtant, s'activaient au mieux pour construire la société, et pour s'épanouir sous sa protection ». Avec cette phrase, *Pascal Chabot* aborde les différents mécanismes du burn-out, notamment dans des contextes d'engagements intenses qu'ils soient professionnels, politiques, environnementaux. Il dénonce aussi l'épuisement face à un système politique et une société qui ne protège pas les individus qui la constituent, les laissant totalement seuls face à leur destin macabre.

La lutte contre le sida fait partie intégrante d'un contexte d'engagement fort, douloureux et intense. Au sein de cette lutte, l'urgence se matérialise tout d'abord par les conséquences de la maladie. Les militant·s sont sous pression, affectés de près ou de loin par le virus et la population affectée qui ne cesse de croître. Les différentes institutions qui décrédibilisent les risques de la maladie ou encore la stigmatisation des minorités elles-mêmes. Ce contexte d'urgence et de détresse face à la mort ne fait qu'intensifier le stress et l'épuisement chez les militant·s, les poussant à bout. Pourtant, il est nécessaire de produire encore et encore, textes, affiches, nouvelles actions.

« We die », c'est le message inscrit sur ces masques en plastique^(Fig7) produit par l'association en 2002. Leur multiplicité permet dans un sens de préserver l'anonymat mais aussi d'observer la masse de « figure » dans les rues et représenter le nombre important de personnes infectées. L'écriture manuscrite quant à elle, témoigne d'une rapidité d'exécution, elle renvoie à l'urgence de leur production, à une économie de moyen limitée, au temps qui défile... Dans un second temps, elle renvoie à la personnification de l'individu se cachant derrière ce visage à demi-mot. Ce masque ne donne aucune indication particulière sur la personne qui le porte, l'écriture vient alors ré-humaniser cette personne et ré-humaniser les individus porteurs de la maladie afin de casser les stigmates qui lui sont associés.



(Fig7) ACT UP PARIS.
Masque en plastique sur lequel
est inscrit « *We die* », circa, 2002.

Nous réalisons alors que ce projet dénonce une dualité entre le fait de se dévoiler et le fait de préserver son anonymat. Il témoigne d'un mécanisme de domination subit par les personnes queer. Se révéler en tant que personne queer dépend en réalité d'un curseur d'exposition assez variable pour tout un chacun. Il s'agit d'une part intime de notre personne, d'exposer son corps, sa sexualité, ses comportements, ses goûts. Cette exposition peut impacter totalement les milieux professionnels, familiaux, culturels dans lesquels nous nous situons.

Être soi-même et s'assumer en tant qu'individus en dehors de l'hétéro-normativité est, en réalité, un combat face à la hiérarchie patriarcale⁵. Il nous faut alors des repères, des objets et discours tangibles auxquels s'identifier.

5. La hiérarchie patriarcale est un système social où les hommes possèdent une position dominante à tous les degrés concernant le pouvoir, les décisions, la famille, l'économie et la politique. Au sein d'un tel système, les normes et les valeurs masculines ont la priorité contrairement aux voix des femmes et des minorités de genre qui sont invisibilisées. De plus, les rôles attribués aux différents genres sont stricts, stigmatisants et figés ce qui peut interférer dans les relations interpersonnelles, professionnelles mais aussi concernant l'accès à certaines ressources, savoir, archives...

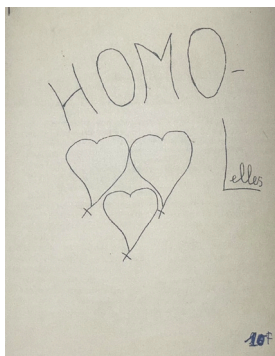


(Fig8) ACT UP PARIS.
Archive photographique de la
manifestation du 1er décembre
1997. Photographie conservée
au Mucem, fonds Tom Craig
(inv. Ph.2014.1.1863).

De la même manière, certains collectifs considèrent essentiel l'accessibilité ainsi que la visibilité de la communauté LGBTQI+ et de leurs productions graphiques, politiques, engagées. Par exemple, Les lesbiennes^(Fig9) anciennement le feminaire, produisaient des revues regroupant et diffusant les productions de la communauté lesbienne en Belgique. On constate une nouvelle fois l'omniprésence des typographies et écritures manuscrites mais aussi d'illustrations qui témoignent de moyens de productions accessibles à tous⁶, rendant leurs productions graphiques quelles qu'elles soient légitimes d'être publiées et diffusées à plus grande échelle. Les réalisations jouent sur les mots et sur les images des corps et de la sexualité.



(Fig9) LES LESBIANAIRES, centre de documentation et de Recherches sur le Lesbianisme radical, 1984.



(Fig10) HOMO Lelles. 1975.



(Fig11) LES BICHES SAUVAGES. 1970.

[C.F.] Act Up était un groupe très puissant dans cette période-là, mais un groupe très petit. L'apogée d'Act Up ... c'est 200 ou 250 personnes en RH et un petit groupe de 30 à 40 militant^s et responsables de groupe. Donc c'est pas tant que ça. On a besoin que ces personnes-là, elles soient efficaces tout de suite. Et encore une fois, on courait contre le temps et le militant^e c'était une ressource rare, précieuse et menacée. Beaucoup d'entre nous sont des primo-militant^s qui militent pour la première fois en tant que PD, en tant que lesbienne, en tant que Seropo. Et la politisation, du coup, est extrêmement rapide et elle passe par la pratique de la lutte. C'est quelque chose d'extrêmement concret.

Et en ça, moi ça me rappelle énormément les Gilets jaunes. Tant dans la vitesse de l'apprentissage que du rapport à l'expérience réelle, c'est-à-dire partir de ton vécu, partir de ce que tu subis, pour investir le champ public et le champ politique. Un rapport de méfiance aussi, à la politique.

Et comme les Gilets jaunes, on ne veut pas moins d'État. On veut une autre politique d'État. On veut des traitements. On n'est pas contre l'État. Non, ce qu'on veut, c'est qu'il fasse ce qu'on estime être son boulot. Donc c'est l'épidémie qui a fait de nous des militant·e·s, c'est l'épidémie qui a fait de nous des combattant·e·s, c'est l'épidémie qui a fait de nous aussi des autonomes.

/a.c/ Cette autonomie dans les productions renvoie à une économie de moyen assez faible et à un savoir-faire, des compétences acquises sur le tas. Tous ces critères ont évidemment un impact direct sur les objets produits que ce soit au travers de l'impression, de la typographie, des matériaux, médiums utilisés. Pour autant, les contraintes ne constituent pas un frein pour les militant·e·s queer. Ces contraintes vont être détournées et servir de principes graphiques.

Nous pouvons alors parler de « Désobéissance artisanale », terme évoqué dans le livre *Queer Graphics*⁶, exposant les productions graphique des militant·e·s LGBTQI+ depuis les années 50. Ici, il s'agit d'utiliser les techniques qui nous sont accessibles et de les détourner à notre avantage pour communiquer, informer, transmettre et défier l'ordre établi. L'objectif est d'organiser une micro-politique à plus ou moins grande échelle, le seul mot d'ordre est qu'il faut informer sur les actualités, transmettre nos messages et nos revendications sans perdre de temps. Nous pouvons alors parler d'une esthétique protestataire, celle-ci comprend la mise en place de systèmes graphiques et visuels jouant sur les images, les stigmates, les slogans et les individus en lien direct avec le sujet et les problématiques de la lutte. Au travers de ce Die-In ^(Fig12), les militant·e·s d'Act Up Paris, jouent sur le rapport à la mort et une imagerie macabre auxquels ils sont confrontés de près ou de loin. De plus, la forte présence du rouge évoque frontalement le sang contaminé et la lutte politique constante.



6. COLLECTIF D'AUTEURS.
Queer Graphics, édition Design
Museum Brussels, 2023.



(Fig12) ARMANI, Jean-Marc ;
ACT UP PARIS.
Extrait d'un Die-in, 1993.

Avec l'arrivée des nouveaux outils informatiques, qui démontrent une production plus lisse et plus professionnelle, les maladresses graphiques sont plus rapidement perçues et stigmatisées. Les associations participant au financement contre le Sida vont voir leur moyens de production considérablement diminuer et rendre difficile l'accès à un savoir-faire professionnel. Les affiches et flyers vont devenir des objets de collections pour certains mais les productions jugées « trop » politiques, réalisées dans l'urgence se meurent sur le sol dès la fin des différentes manifestations.



(Fig13) TONGLET, Anne.
Pancartes militantes, 2000-2017.

Créé à l'aide de principes graphiques accessibles tels que des typographies manuscrites, les principes de décalcomanie, les photocopieuses et l'utilisation de machines à écrire permet de s'affranchir des professionnels de production. Cependant, le manque de traces et d'archives de ces objets réalisées à la hâte témoigne de la solitude que peuvent ressentir les militant·s dans leur combat et ne fait qu'accroître la lassitude et leur état d'urgence émotionnel. Tel un cercle vicieux, la solitude ressentie révèle la colère et la détresse qui transparaît de leurs productions qui affectent elle-même leur sentiment de solitude.

[G.F] Quelque part on était des militant·s identitaires, mais en fait, même si ce n'était pas posé comme ça, c'est une conséquence du refus de nous prendre en compte et d'avoir été effacés. Et d'une certaine manière, on pourrait même dire exactement l'inverse, on était extrêmement universalistes. Puisqu'en fait, à chaque fois qu'on réfléchissait à des modifications, à des critiques apportées, c'était toujours certes en partant de nous, mais toujours avec l'idée que ça devait changer la société dans son ensemble.

Et ce, d'autant plus peut-être qu'on était justement désespérés et que quelque part, on avait du mal à penser qu'on serait encore vivant^s pour voir les bénéfices de ce qu'on portait et pour en bénéficier.

(A.C) Alors que les militant^s sont assaill^s par leur sentiment de solitude et de désespoir nous pouvons nous interroger sur les bénéfices et les apports d'un soutien collectif et du partage entre les différent^s acteur^s militant^s. En effet, avec *Global burn-out*, Pascal Chabot démontre que la pratique collective et le soutien entre les individus est bénéfique dans un contexte d'engagement fort. Elle permet de contrer un sentiment de lassitude et de solitude face à un combat bien trop lourd pour les épaules d'une seule personne.

Cette notion de collectivité est par conséquent essentielle pour contrer le burn-out militant. Au regard d'une pratique graphique engagée, la co-création permet dans un premier temps d'établir un échange avec nos pairs, d'obtenir un soutien émotionnel afin de pallier les pensées négatives qui peuvent nous submerger et interférer/se révéler dans nos créations. Nous pouvons parler de nos craintes, de nos frustrations, de nos échecs qu'ils soient personnels ou simplement techniques au regard de notre pratique graphique. La création en collectivité permet aussi de partager les tâches et les responsabilités surtout dans le cadre d'une action militante à grande échelle. L'objectif est d'éviter d'affronter une surcharge mentale et physique qui pourrait mener un militant^e à l'épuisement.

L'épuisement étant la première porte ouverte guidant vers le burn-out militant. Nous pourrions alors interroger les mécaniques de créations en groupe et le curseur mobile qui les constituent. Chaque individu aura-t-il une tâche précise (productions, dessins, façonnage, impressions ...) ou l'entièreté du projet sera-t-il mené à plusieurs mains ?



(Fig14) ACT UP PARIS.
Die-in pour la journée mondiale
de lutte contre le SIDA aux
Champs-Élysées, 1992.

Dans le cadre de la lutte contre le sida, les militant·s sont aussi victimes d'une forte stigmatisation par la population dite « générale ». La solidarité entre les pairs offre un cadre rassurant et permet de s'insurger face à ces critiques et ces clichés et de perpétuer la lutte. Oeuvrer collectivement permet donc d'une part de maintenir l'engagement des différent·s militant·s mais aussi de favoriser l'échange et le partage des histoires, compétences de chacun au regard d'un combat bien trop éprouvant pour nous seuls.

[C.F] Forcément, on va développer une autonomie politique. Voilà, ça c'est quelque chose qui est vraiment au cœur de notre logiciel dans ces années-là. Même si, évidemment, pour beaucoup, on est issus de la gauche, enfin, il n'y a aucun doute qu'on en est, puisqu'à ce moment-là, on s'inscrivait officiellement comme dans la gauche. Alors que jusque-là, ce n'était pas le cas. Il y avait des militant·s qui venaient de partout et ce qui faisait qu'on se rassemblait, ce n'était pas d'être de droite ou d'être de gauche, c'était d'être pédé, d'être gouine, d'être malade, d'être séropo et d'être menacé de mort à très court terme.

Il faut bien se rappeler que rien ne nous a été donné, que tout a été arraché, et que tout a été arraché dans le rapport de force. Aucune avancée, aucune victoire n'est obtenue grâce aux politiques. Les politiques vont transcrire un certain nombre de choses, et PIs vont le faire, mais ce n'est pas grâce à eux, c'est dans un rapport de force avec eux. Et bien plus souvent, ça a été non pas grâce à elleux, mais même contre elleux, ou au moins en opposition avec elleux. Donc il n'était pas question de délégation aux politiques, parce que la question de délégation aux politiques, la délégation ou la représentation, c'est à elleux et à ce qu'PIs en aient rien à foutre de ce qui nous arrivait.

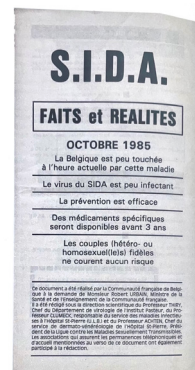
Pour autant, ça ne veut pas dire qu'il était question de refuser les contacts, bien au contraire. On voulait absolument aller discuter avec elleux, aller s'imposer dans tous les lieux de décision, et s'imposer de force, sauf qu'on refusait les règles du jeu habituelles, et que ce qu'on allait affirmer, en plus de porter des revendications extrêmement concrètes, c'est que ces règles du jeu, elles devaient changer, et qu'elles allaient changer, et en quoi elles allaient changer. Néanmoins, ça me semble une grande différence avec aujourd'hui, il n'y avait pas d'attente, les politiques n'avaient pas de confiance, il n'était pas question de raccorder les labels de je ne sais quel friendly, il n'était pas question de remerciements, il n'y avait pas de foi dans les promesses, et il était encore moins question de se faire le relais de leurs promesses éventuelles, et seulement de juger sur pièce ou en acte, et de rappeler constamment, constamment, constamment, notre légitimité. Je rappelle qu'en 1981, au moment de l'élection de François Mitterrand, il y a 17 cas de SIDA, et que donc en 1992, quand je rejoins Act Up de Paris, il y a 23 924 cas de SIDA. Donc la gauche, merci.

On n'a pu compter ni sur la gauche, ni sur la droite, mais seulement sur nous.

/a.c/ Comme Gwen Fauchois l'évoque, le militantisme est un rapport de force face à l'État. Ici, il faut se demander comment faire poids face à lui, afin d'atteindre ses ambitions et ses revendications par et pour la société. L'objectif n'est pas de supprimer l'état mais d'entretenir une conversation avec lui. Lorsque enfin, les luttes arrivent aux oreilles de la force supérieure, nous pouvons faire face à plusieurs cas de figure. L'État, dans l'objectif de visibiliser ou encore d'informer à propos d'une lutte, peut se montrer maladroit.

Nous pouvons prendre comme exemple la première documentation officielle évoquant la lutte contre le sida ^(Fig15) et la question de la prévention face au virus en Belgique. Aux premiers abords, nous pourrions croire à une intention louable. Cependant, cette brochure contient de fausses informations, bourrées de clichés et d'apriori sur le virus et les individus qui le contractent. La brochure vise à alerter la « population générale » sur les risques de ce virus sans pour autant l'impliquer. La diffusion de ce genre de discours entretient, anime les aprioris et la discrimination des minorités tout en les décrédibilisant.

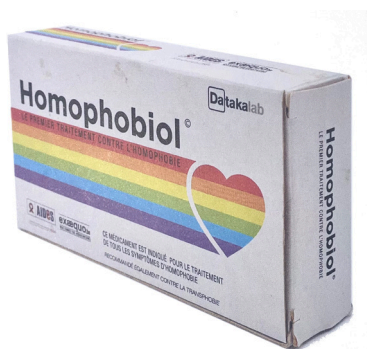
En tant qu'objet graphique, cette brochure vient contrer tout un système graphique militant. L'État détient beaucoup plus de moyens et de savoir-faire pour ses productions qu'un groupe de militants plus ou moins amateurs. Que ce soit de par le système d'impression, de la mise en page ou encore des caractères utilisés/créés, il ne sera pas considéré comme insignifiant. Par conséquent, nous pouvons interroger la légitimité et crédibilité d'un tel support d'information de par ses moyens de production à contrario du discours qu'il contient. L'épidémie devient certes tangible pour tout un chacun mais sa réalité est altérée par les mots et les faits exposés.



(Fig15) INCONNUE.
S.I.D.A, brochure diffusée
par la communauté française
de Belgique, 1985.

On notera que converser avec l'État au sein des luttes permet de réaliser une campagne de sensibilisation à grande échelle et de sensibiliser le grand public. Lorsque cette conversation n'est pas à sens unique, nous pouvons observer des collaborations plus enrichissantes, notamment au regard de la question des discriminations.

On pensera alors à la collaboration entre l'association Ex Aequo et AIDES avec la campagne Homophobiol^(Fig 16) : le premier traitement contre l'homophobie. Ici, l'objectif est de lutter avec humour contre la discrimination et la pénalisation des personnes queer. Cette campagne témoigne de riches moyens de productions, reprenant les codes graphiques et conceptuels du monde pharmaceutique. Au premier regard, nous pourrions penser à un vrai médicament. Ce projet témoigne de l'implication et d'un appel à une équipe de communication visuelle.

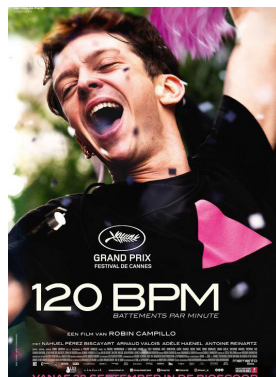


(Fig16) EX AEQUO, AIDES.
Homophobiol, Campagne de sensibilisation contre les discriminations des communautés queer, 2016.

L'intervention de ces acteurs en communication visuelle témoigne de moyens de productions et de diffusion bien plus conséquents. Cependant, ces projets démontrent aussi l'intention d'invisibiliser certaines parties de la communauté queer. On retrouve alors des images plus lisses, plus réductrices traitant principalement de l'homosexualité, plus sages et bien loin des discours plus acérés et politiques des militant·e·s queer.

[G.F] Sinon, je voudrais déjà rappeler par rapport au moment de la sortie de 120 BPM^(fig17), les parallèles qui ont été faits avec les luttes des racisées, je ne suis pas sûre que tout le monde ait bien compris ces parallèles, et en fait, je voudrais juste rappeler que ce ne sont pas des parallèles uniquement politiques, ce sont des parallèles de communautés d'expérience, parce qu'en fait, nous aussi, on a subi les violences mortelles des politiques, donc de droite comme de gauche.

Et nous aussi, comme, par exemple, Assa Traoré, et comme les militants contre les violences policières, on a dû faire de la politique en même temps qu'on devait enterrer nos proches. Et en fait, ben voilà, c'est aussi ça. On a, comme eux, ce dont on a été privés, c'est aussi de nos deuils banals, de nos deuils privés, de deuils intimes. Parce qu'en même temps qu'on organisait les enterrements, ben on devait en faire une question politique. Et ça peut paraître abstrait, mais en fait c'est très concret.



(Fig17) CAMPILLO, Robin.
120 battements par minute,
2017.

Et c'est une violence assez importante, et c'est une violence supplémentaire. Que de ne pas avoir le temps de pleurer, ou de pleurer en devant écrire un communiqué de presse, ou en commandant un cercueil. Ou en apprenant à le porter sans le faire tomber. Ou en négociant avec la préfecture où on va le faire passer. Ou en appelant des journalistes pour leur annoncer que le président d'Act Up est mort, cette nuit, et qu'on demande à tout le monde, ah bon, de quoi ?

Je suis persuadée à l'époque que ce qui est en train de se produire, c'est à cause de l'homophobie, voilà. Et donc, en tant que lesbienne, je sais très bien qu'en fait, ça me concerne. En fait, j'arrive à Act Up pour d'autres raisons, hein, parce qu'il se trouve que moi j'ai pas mal d'amps tox, et qu'il y avait une autre hécatombe autour de moi qui faisait que ça tombait comme des mouches. Et d'ailleurs, c'est aussi une des questions qu'on aura à réfléchir, c'est que, autant c'est légitime qu'on travaille sur nos mémoires et qu'on les fasse émerger, autant il faut qu'on fasse attention de ne pas effacer d'autres mémoires.

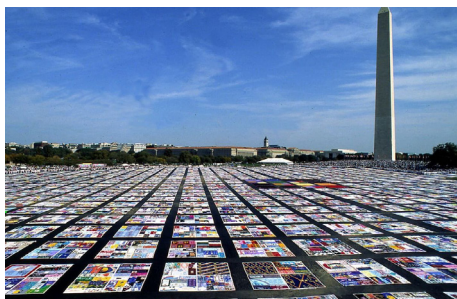
Voilà, il y a eu d'autres luttes contre le Sida, et d'autres militant·es contre le Sida, que les pédés et les gouines. Il y a eu aussi des militant·es sans-papiers, il y a eu aussi des militant·es racisé·es, des militant·es toxiques et donc il faut qu'on fasse attention, voilà.

(A.C) Alors que l'engagement des militant·e·s est plus fort que jamais, un autre critère rentre en jeu : la réalité de la mort. Entre les années 1980 à 1990, la maladie a entraîné des pertes conséquentes et une douleur immense pour les militant·e·s qui se retrouvent en première ligne. D'une part, face à la souffrance de leurs proches et d'autre part face à la stigmatisation et l'indifférence de l'État, du monde de la santé, des autorités. Le militantisme est apparu comme une expression tangible et bruyante face à la peur et au désespoir. Ici, il s'agit de sensibiliser, informer sur la maladie, soutenir, personnaliser les personnes vivant avec le virus et veiller à trouver un traitement et le partager équitablement. La mort aussi horrible soit-elle constitue un réel déclencheur pour les mobilisations. Il faut honorer la mémoire de nos proches avec dignité et changer les politiques de santé publique.

Le projet collaboratif *AIDS Memorial Quilt*^(Fig18), lancé à l'origine par le militant Cleeve Jones aux États Unis, démontre dans un premier temps le manque d'accès aux services funéraires pour les malades. En effet, de nombreux salons funéraires refusaient de s'occuper des restes des défunt·e·s mais aussi la famille survivante elle-même dû une nouvelle fois à la stigmatisation des malades. Ce projet est alors devenu la seule occasion pour les survivant·e·s de commémorer ceux qui ont péri tout en célébrant leur vie et leur parcours.

L'objectif de ce projet est aussi de faire prendre conscience du nombre de victimes, de l'influence de la maladie sur la population et de soutenir les personnes affectées. Sur le plan graphique, les panneaux sont composés de tissus au format 3 x 6. Ils sont fabriqués par des personnes plus ou moins amatrices, seules ou dans le cadre d'un procédé co-créatif. On retrouve des techniques et des médiums assez accessibles pour tout·e·s tels que : la peinture, le pochoir, l'ajout de tissus, la couture... On parlera alors d'un graphisme présentant une esthétique « do-it-yourself » comme le mentionne Aline Baudet dans le livre *Queer Graphics*. Ces procédés et approches créatives témoignent d'une économie de moyen à différentes échelles et de compétences techniques toutes aussi variables. Pour autant cette maladresse offre une certaine authenticité sur les créations et les rend plus vivantes, dynamiques et moins figées comme pour faire vivre la mémoire des défunt·e·s.

Au travers de chaque panneau, nous observons que celui-ci représente graphiquement la personne ainsi que sa vie et ses passions via les yeux du/des créateur·e·s sans la·e·s présenter comme uniquement malade. L'installation en elle-même se présente comme des panneaux de toiles doublés puis liés ensemble par blocs de huit. Chaque bloc est alors photographié et numéroté afin d'en garder une trace et de faire perdurer les mémoires à plus grande échelle en tant qu'archive.



(Fig18) NAMES PROJECT FOUNDATION. AIDS Memorial Quilt, 1989.

[Ç.Æ] Pourquoi on arrête ?

Alors, d'abord, pour beaucoup, parce qu'on est épuisés, parce que les trithérapies, tout d'un coup, on prend conscience que ça marche, parce que c'est l'occasion d'aller vivre autre chose, de refermer justement cette parenthèse, parce qu'on a éventuellement des désaccords avec ceux qui ont décidé de poursuivre, notamment, moi par exemple, c'est parce que, à ce moment-là, Act Up a le nez dans le guidon, et Act Up ne tire pas les conséquences de l'arrivée des trithérapies, et donc continue sur son discours d'urgence, alors que les conditions de l'épidémie sont en train de changer.

Désormais, tout le monde ne meurt plus, ce ne sont pas les mêmes personnes qui meurent, il faut interroger qui meurt et qui ne meurt plus, les questions d'inégalité et de discrimination dans l'accès au traitement vont se poser, alors que si je caricature jusque-là, il n'y a pas trop de discrimination, puisque tout le monde meurt. Voilà.

Donc, discrimination sociale, discrimination dans l'accès entre le Nord et le Sud, et qu'il faudrait donc changer complètement le logiciel d'Act Up, et qu'il y a une partie des militant·e·s qui n'ont pas envie, parce que c'est un chantier immense et que tout le monde est épuisé. J'ai fait partie des gens qui ont hésité, j'ai même fait partie des gens qui ont choisi entre présenter une équipe pour diriger Act Up ou partir. Et en fait, le choix, ça a été partir, parce qu'on sentait que les forces n'étaient pas là pour faire le travail et le chantier que cette équipe estimait nécessaire. J'ai quitté tout le militantisme LGBT, même si je déteste l'étiquette LGBT, pendant 10 ans.

Et je suis revenue grâce à François Hollande, qui n'est pas rarement que ça, là. Parce qu'en fait, en 2012, je me suis dit, mais c'est pas vrai, ça recommence.

Alors, toutes proportions gardées, je vais dire. Qu'est-ce que je vois quand je regarde justement la production associative LGBT ?

Je vois un discours majoritaire qui est en train de prendre les avancées, pour un changement de système. Je vois une sous-estimation collective de l'homophobie structurelle, qu'elle soit politique ou culturelle. Je vois des discours hallucinants, d'illusions sur l'intégration, quel que soit ce qu'on pense par ailleurs de l'intégration. Et je vois une espèce de retour de délégation aux politiques. On attend tout. « Oh putain, ils nous ont fait des promesses, et puis ils vont les tenir ».

Et là, je me dis, ça va nous péter à la gueule.



Au regard de cet entretien et de ces différents projets, les choix graphiques des militant·s témoignent d'une créativité engagée, à la hauteur de leur engagement et d'une volonté bruyante de communiquer leur détresse, scander leurs revendications et de percuter les esprits au sein de leurs actions. Malgré l'utilisation de techniques accessibles à tous⁶ et respectant leur économie de moyen, ils ont su contourner les contraintes et s'en servir pour choquer la société et ensuite engager un dialogue. Ces créations de l'instant sont essentielles pour sensibiliser et mobiliser le plus grand nombre.

C'est pourquoi, les archives de ces luttes ont une place primordiale. Les traces de ce combat permettent de préserver la mémoire individuelle et collective du passé, de documenter les modes d'actions graphiques et sémantiques des militant·s. Certains projets graphiques témoignent de la clarté et de l'efficacité des messages mis en place mais aussi de la diversité des voix, des expériences de chacun·e comme un soutien émotionnel puissant face au phénomène du burn-out militant. De plus, ces formes graphiques servent de témoignage pour le vivant, mais permettent aussi d'éduquer et d'inspirer les générations militantes futures, rappelant l'importance d'une mémoire collective au sein d'une lutte contre les injustices sociales et sanitaires.



...MORT DU SIDA

QUE CESSE CETTE
HECATOMBE

...MORT



II. QUEER ET/OU MILLITANT·E DANS NOTRE SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE:

Reste-il de l'espoir sous les paillettes ?

Au sein de notre société contemporaine, les droits et les revendications pour la communauté LGBTQI+ ont largement évolué, l'épidémie n'est plus au cœur des revendications et nous avons le droit d'exister ; du moins dans la plupart des pays occidentaux. Pourtant, le combat est loin d'être terminé, les revendications sont nombreuses face aux problématiques discriminatoires et stigmatisantes ancrées dans la société. Ces nouveaux combats ont-ils un impact sur les productions graphiques et engagées d'aujourd'hui et pouvons nous les comparer aux travaux de nos adhérents d'hier ?

Les médias numériques étant ancrés dans nos quotidiens, nous allons questionner la réalité du burn-out militant au travers du curseur mobile du militantisme contemporain qu'il soit tangible ou numérique. De plus, l'ère du numérique permet-elle d'avoir accès à plus d'archives et de ressources militantes ?

Ici, nous allons interroger le ressenti et les différentes expériences de militant·s queer ayant grandi à notre époque au travers d'un entretien à quatre voix.

INTERVENANT·ES QUEER/MILLITANT·ES :

/A.C/ Am Courbot

[M.G] Maxx Goutier

/S.T/ Sasha Tour

/L.D/ Lou Demi*

Ici, Lou Demi représente ma voix sous une casquette queer et militante afin de ne pas altérer la lisibilité des interventions de chacun·es des acteur·s.

INTERVENANT·E CRÉATIVE :

/A.C/ Am Courbot

Cet entretien a été réalisé le 8 mars 2024, après une marche de revendication et de lutte pour la journée internationale du droit des femmes et des minorités à Reims. Il s'agit d'une conversation croisée relatant l'expérience engagées au travers de la lutte queer par trois de nos adélphes. Pour des raisons diverses certains noms sont factices pour préserver leur anonymat.

/A.C/ Hello tout le monde vous êtes ready ? Alors, j'ai quelques questions mais c'est avant tout une discussion sur l'expérience de chacun.

Alors ne vous contraignez pas. Exprimez vos pensées, envies etc ...

[All] C'est good !

/A.C/ Pouvez-vous vous présenter rapidement ? Je commence si vous voulez, c'est plus facile parfois. Je m'appelle Am, j'ai 22 ans. Je me considère n.b⁷ mais j'avoue que le genre c'est très compliqué à comprendre pour moi. J'ai juste du mal à me comprendre tout court en fait *rire gêné*. Je suis au tout début de mon parcours mais je sais que ça me fait du bien d'avoir un entourage assez safe. Sinon, dans la vie je suis en master en Design graphique à l'Esad de Reims et c'est plutôt cool !

/S.T/ Le genre c'est toujours compliqué tu sais.

[M.G] À moi, bah du coup je m'appelle Maxx, j'ai 20 ans, je viens de Reims, je travaille à Intermarché, pas forcément passionnant mais ... Non, c'est un peu cool quand même, j'avoue.

/A.C/ Comment est-ce que tu te considères au regard de la communauté LGBT ? Genre tu t'identifies un peu ? Ou pas du tout ...

[M.G] Je suis un homme trans. Et je soutiens beaucoup tout le monde. Je me pose aussi beaucoup de questions par rapport à ma sexualité, mais bon, j'ai peut-être trouvé la bonne personne alors j'essaie de pas trop me tracasser avec ça. Même si c'est agréable de se comprendre.

/S.T/ Moi je m'appelle Sasha, j'ai 30 ans et je suis lesbienne et fière. Je suis infirmière pour l'instant et ça se passe bien, je suis contente.

/L.O/ Moi c'est Lou, je suis aussi n.b. J'ai 22 ans et je suis étudiant^e en art. Je suis pansexuel.le, même si je trouve ce terme un peu bateau. Je n'aime pas quelqu'un pour son genre mais seulement pour la personne en elle-même.

7. Non-binaire : Personne qui ne se reconnaît ni exclusivement dans le genre féminin, ni exclusivement dans le genre masculin, ou dans aucun des deux.
Source : <https://www.sos-homophobie.org/informer/definitions/non-binaire>

/A.C/ Pour faire simple, j'ai toujours aimé marcher. Ça me permet de me vider l'esprit ou alors de le remplir avec des anecdotes et des pensées en tout genre. Mais lorsque je me balade, j'essaie de me raccrocher à toute trace d'appartenance graphique à ma communauté. On pourrait penser que j'essaie d'affiner mon « gaydar » ou « queerdar » plus généralement, mais c'est surtout devenu un réflexe. Stickers, flyers, graffiti, gravure, couleurs ...

On peut rapidement en trouver autour de soi. On les remarque à peine; noyés dans ce torrent visuel qui nous entoure mais ils sont pourtant bien présents. Souvent, ils sont vus comme une dégradation, une provocation ou une pollution de l'espace public. Pourtant, ces petits signes graphiques sont chargés d'un discours fort et témoignent d'une lutte de tous les jours. Ils ne sont pas seulement positionnés par des créatives engagés; au contraire; se sont majoritairement des personnes lambdas; des militant^{es} que l'on croise au détour d'une rue; qui actent et parsèment nos luttes dans le train-train de nos vies.

/A.C/ Ok super ! Alors, est-ce que vous fréquentez des marches militantes, ou vous faites des actions assez simples ?

[M.G] Oui, j'essaie d'aller au moins à une marche des fiertés par an. Et après beaucoup d'autres mais pas du tout le même genre. Enfin, pas forcément que la Pride, tu vois. Je suis militant à plusieurs degrés.

/S.T/ J'avoue que je ne suis pas hyper active au niveau des assos LGBT et tout ça, mais... Je vais à la Pride oui, pas toutes c'est sûr. mais le truc c'est que c'est une seule fois par an tu vois. C'est pas vraiment étendu sur la durée.

/A.C/ C'est sûr que c'est très ponctuel comme rendez-vous.

/A.C/ Instinctivement, on pense tout^s aux manifestations. La marche des fiertés ou plus largement, le mois des fiertés c'est le terrain d'expression où les paillettes, les couleurs et la musique s'allient aux pancartes, aux cris et à la cohésion afin de lutter pour les droits et la reconnaissance de chacun d'entre nous. Ces événements aux abords festifs démontrent un fort engagement social, politique et reconfortant de la part d'individus différents, ensemble.

Les pancartes^(Fig19) évoquées précédemment sont les témoignages d'une lutte graphique produite en premier lieu par et pour les amateur^{ces}. Elles marquent leurs individualités par les messages transmis. Comiques, provocants, piquants, choquants chacun à leur manière témoigne d'un esprit de combat, d'affirmation de soi. Pour moi, ils symbolisent les discours que nous pensons chacun tout bas, en apparaissant d'une manière frontale et affirmée dans les rues, ils permettent surtout à tout un chacun de s'y reconnaître, de s'informer et de s'allier.

/L.D/ J'essaie d'aller à différentes Pride, toujours celle de Paris et celle de Bordeaux. Après j'essaie de plus en plus de faire des plus petits événements. Les marches qui ont lieu dans les banlieues proches de Paris par exemple.

[M.G] Après si je te parle même des manifs en général, tu vois, c'est sûr que c'est beaucoup plus récurrent. Je suis quelqu'un de très engagé sur plein de terrains, enfin j'essaye.

/A.C/ Ah ! C'est super ça !

[M.G] Bah j'y vais beaucoup moins maintenant parce que je travaille et que je n'ai pas forcément le temps, mais... J'y allais beaucoup dans ma vie.

/S.T/ Beaucoup ? C'est-à-dire ?

[M.G] Ouais, l'année dernière par exemple. On y allait tous les mardis et les samedis avec mes parents, ce sont des gens très engagés aussi. Pas du tout sur les mêmes points évidemment, mais ils m'ont beaucoup appris. Surtout le fait d'avoir le droit de m'exprimer, d'être en harmonie avec moi-même et ce que je veux dans la vie.

/A.C/ Donc tu y vas depuis que tu es petit ?

[M.G] Ah oui ! Ma mère travaille à la CGT depuis quelques années maintenant. J'allais en manif quand j'avais genre 6 piges avec ma mère parce que ... Elle est de gauche et elle en est fière. Ça a toujours été quelque chose qui a fait partie de ma vie. Ça m'a permis d'avoir le courage de m'exprimer et de relayer les choses importantes pour moi et pour les autres ! Mais on était ensemble.

/S.T/ Moi mes parents ne sont pas du tout là-dedans, mais je ne sais pas si ça m'a impacté ... Enfin si, mais ça m'a intéressé très tard du coup.

[M.G] C'est comme la politique, ça a toujours été un peu là mais c'est surtout arrivé quand je suis entré en études supérieures. Si je parle de la communauté et qui je suis c'est totalement différent. Je viens de la campagne, j'ai compris très tard qu'être gay ça existait ... Alors queer je t'en parle même pas. Je me suis souvent senti très mal sans comprendre pourquoi avant le lycée.

/L.D/ Je pense que le contexte ou le lieu où tu grandis joue énormément sur ce que tu vas voir, les personnes que tu vas côtoyer ... J'ai toujours grandi en ville et c'était très commun pour moi. Mon grand frère est trans, ça m'a permis d'être ouvert^a depuis assez jeune et d'être sensibilisé^a à plein de sujets, de causes et de luttes différentes.

/A.C/ Quand vous participez à des marches militantes ou à la Pride, est-ce qu'il y a des choses qui vous plaisent en particulier ?

[M.G] Contrairement à d'autres manifs que j'ai faites, je trouve que les Pride, c'est une vraie safe place. Parce que c'est un endroit où t'es entouré de gens dont tu ne peux pas douter de la bienveillance, tu vois. Tu peux juste te sentir bien.

/S.T/ C'est l'endroit où il n'y a pas ce doute, « Je suis trop ci... ou pas assez ça »

[M.G] Pour ma part, je n'ai même pas à réfléchir si je fais trop meuf ou un peu trop pédé pour avoir l'air d'un mec cis-het.

Enfin, tu vois ce que je veux dire ?

/A.C/ Oui, c'est un peu comme si tu ne ressentais pas la pression de la société sur tes épaules... Enfin, je sais que je me mets beaucoup la pression par rapport aux gens autour de moi, leurs regards, leurs attitudes etc... Qu'est-ce qui transparait quand on me voit ?

/L.D/ Je dirais cette impression d'être entouré et de soutien. Après j'aime aussi beaucoup voir les luttes de chacun, interagir avec les autres. On fait des rencontres, on discute et c'est beaucoup plus simple dans un environnement où l'on se sent à l'aise.

/S.T/ Oui, Voilà ! Ça me fait plaisir que tu en parles. Je partage totalement ce sentiment, on se sent entouré et pas jugé contrairement à tous les autres jours.

/A.C/ Sur le plan graphique, les messages inscrits prennent encore plus de sens, plus de légitimité. Leur identité graphique représente à la fois l'urgence, la hâte et la célébration au regard de l'année précédente, mais elle exprime surtout la notion d'unité composite.

Toutes ces directions graphiques témoignent d'une sensibilité unique au service d'une lutte commune et sociale. Les médiums utilisés sont souvent universels comme des crayons, des stylos, des pochoirs, l'apport du collage. Mais ces outils du quotidien deviennent alors singulier dans la main de celui qui met en forme le discours. La simple mise en avant de son écriture témoigne d'un sentiment personnel, un trait tremblant nous laisserait penser à une colère ou une peur grandissante. Tandis que l'effervescence de couleur sur une pancarte sera l'écho de sa fierté ou de sa célébration.

Ces interventions graphiques amatrices ne respectent pas les mêmes standards que des individus pro ou semi-pro au regard du « bon » design mais elle témoigne d'une liberté d'expression et de moins de dureté dans la production. En effet, les amateur·e·s choisissent leur univers graphique en fonction du message mais surtout en utilisant des codes communs à tous. Cela passe par l'utilisation de couleurs représentant les différentes identités de genre et/ou sexuelle mais aussi par des symboles efficaces et évocateurs pour tous·es.



(Fig19) INCONNUE.
Pancartes et supports de communication engagés, manifestations queer diverses.

Ce cadre offre une effervescence de militantisme et d'effort collectif dans les rues. Cependant cet événement reste ponctuel dans une année. Une fois passé, ce cadre bienveillant et encourageant laisse place à la vie de tous les jours où les échanges, les rencontres se font plus ou moins rares.

/A.C/ Est-ce que vous pourriez énoncer trois mots qui définissent la Pride pour vous ?

[M.G] Même si c'est des réflexions bateau ?

/A.C/ Oui c'est pas grave ça. Pour donner un exemple, je dirais « joie », « fête engagé » et « terrain d'expression ».

[M.G] Pour moi, ce serait, « espoir », « joie » et « couleur ».

/S.T/ « Musique », « écoute » avec supplément « paillettes » comme ça, là. Ouais, des petites paillettes de partout.

[M.G] J'ai jamais passé un meilleur moment que lors de la pride.

Je n'ai pas peur, j'ai envie d'être moi et d'être avec les autres comme moi. Cette notion de communauté aide énormément. Le pire c'est de se sentir seul.

/A.C/ Dans *Global burn-out*, Pascal Chabot explore la notion de solitude face à la question du burn out. Les militant·e·s très investis dans leur cause peuvent rapidement se retrouver isolés et ce même dans le cadre d'un engagement et d'un combat collectif. Cette solitude émane alors de plusieurs points de ruptures.

Dans un premier temps, les militant·e·s ayant pour objectif d'être constamment disponibles et actives au regard de leur combat sont soumis·es à des attentes et une certaine pression. Ce poids peut mener à une certaine frustration si leurs efforts ne sont pas reconnus et que la communication, le dialogue autour de leurs revendications est rompu. Ensuite, cet engagement démesuré peut altérer les relations personnelles et sociales plus généralement du/de la militant·e.

Son combat devenant son principal sujet de pensée et de discussion, un fossé vient se créer et amplifier cette impression de solitude intérieure mais aussi vis à vis de ses proches. Enfin, pour un militant⁸, exprimer ses doutes et ses inquiétudes face au mouvement pourrait renvoyer à une faiblesse et une faille dans leur engagement.

Au travers de ces différents points, l'auteur vient souligner l'importance de prendre conscience de ce sentiment de solitude pour mieux le comprendre et réagir face à celui-ci. Ici, l'objectif est de cultiver les espaces de partage et les moments collectifs afin de réfléchir collectivement sur les expériences de chacun mais aussi de poser un cadre pour équilibrer l'engagement des militant·e·s sainement.

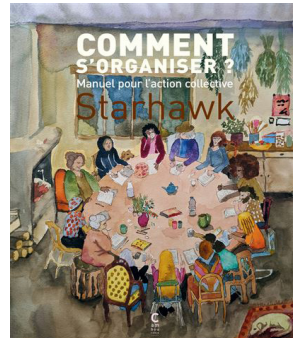
Au regard de ce propos, l'ouvrage *Comment s'organiser: manuel pour l'action collective* de Starhawk évoque aussi l'importance des groupes dit « collaboratif⁸ » pour mener une lutte saine et efficace, tant sur le plan collectif qu'individuel. En effet, on retiendra la phrase suivante :

« Grâce au partage du pouvoir et de la connaissance, les unités individuelles sont aptes à répondre rapidement à une multitude de sollicitations internes et externes - elles sont constamment en train de se déployer, de grandir, de rétrécir, de muter, de s'effacer et d'émerger à nouveau⁹ ».

Ici, l'objectif est de comprendre comment un système organisé et où chacun des acteurs est valorisé à part égal permet de pallier les ressentiments et les appréhensions des militants face à leur engagement. Nous pourrions appliquer cette question de collaboration au regard d'un projet de co-crédation graphique. Créer ensemble au sein d'un engagement militant permettrait-il de pallier la fragilité émotionnelle ressentie par les personnes engagées dans une lutte ?

La co-crédation demeure un mode opératoire très éclectique selon les projets et les différents acteurs qui y interviennent. Il s'agit d'un curseur mobile en termes d'organisation, de compétences et d'échange entre les pairs. Starhawk, nous sensibilise alors sur les systèmes d'organisation sans hiérarchie pour pallier les sollicitations constantes et pallier la solitude auxquelles peuvent faire face les militants dans leur lutte. Par conséquent prendre conscience de sa fragilité et la partager permettrait d'éviter un burn-out militant mais aussi d'être plus efficace dans son engagement social et graphique.

8. Collaboratif est ici utilisé pour évoquer des groupes fondés sur le partage des différents pouvoirs et la valeur commune de chacun de ses membres.



9. STARHAWK.
Comment s'organiser ? Manuel pour l'action collective, citation p.29, édition Cambourakis, 2021.

/L.C/ En général, est-ce que vis-à-vis de votre parcours, vous vous sentez entouré ? Est-ce que vous vous êtes toujours senti entouré ou pas du tout ? Ou avez-vous remarqué un changement ?

[M.G] Oui. Je me suis senti seul pendant longtemps, quand même. Enfin, surtout au moment où je me suis rendu compte que j'aimais les filles. Et surtout au début de tout mon parcours. Parce qu'en fait, je ne savais pas vraiment à qui je pouvais en parler. Je ne savais pas qui ne réagirait pas bien. Parce que c'était ... Ce n'est pas un truc qu'on a abordé avec mes parents. Genre, la question de l'homosexualité, de la communauté LGBT+ tout ça.

/S.T/ Peut-être que j'en ai entendu parler quand il y a eu l'adoption du mariage pour tous. C'était en 2013 je crois. Parce qu'ils en ont parlé aux infos. Je ne sais pas. J'y ai très peu été confrontée plus jeune. On a dû croiser un ou deux drag queens dans le métro à Paris en allant en vacances, tu vois.

[M.G] Oui des approches comme ça. Mais ça s'arrêtait là. Et puis, je ne m'étais pas vraiment renseigné. Parce que ça ne me faisait pas réfléchir quand j'étais jeune, je ne me posais pas ce genre de questions car je ne savais même pas que c'était possible. C'est pas vraiment que ça ne m'intéressait pas.

/L.D/ On a des approches très différentes. Comme je l'ai dit mon frère m'a beaucoup aidé dans mon parcours. Heureusement qu'il était présent pour moi au quotidien. Je me demande comment il a pu s'en sortir seul. Mes parents n'ont jamais été très présents en général. Alors, il était le seul à me comprendre et à pouvoir m'épauler. Il a trouvé les mots justes. Il a pris le temps de répondre à toutes mes questions débiles, celles que l'on ne pose pas quand on est correctement éduqué.

/S.T/ Dans la période du lycée, collège surtout, je me suis senti très, très seule. Puis après, j'ai eu des personnes dans ma vie qui m'ont un peu épauler. Surtout des gens quand j'allais à Paris.

[M.G] Donc certains moments non et maintenant ça va mieux je crois. Même avec ma famille avec qui c'était un peu compliqué au début de ma transition. Mon père m'a fait la gueule pendant trois semaines mais maintenant ça va mieux et il m'a même dit que j'étais un beau jeune homme.

/A.C/ Pour vous, être entourés dans votre parcours ça vous aide davantage au quotidien ?

[M.G] C'est juste que si tu ne vas pas bien, tu ne peux pas avancer surtout si ça ne va pas avec ton entourage. Tu te sens déjà super mal face à ton être et c'est vraiment super compliqué d'être plus ou moins rejeté par sa famille. J'avais envie de leur parler de qui j'étais, et des différentes choses qui m'ont aidé à le comprendre. Je n'ai jamais pu.

/A.C/ En parlant de ça, comment as-tu commencé à te découvrir ?

[M.G] Je me suis rendu compte que j'étais trans après un long processus. En 2019, je me suis coupé les cheveux à la fin de ma seconde. Au départ, je pense que j'avais envie d'avoir une apparence plus « masculine », on m'a toujours appelé le garçon manqué. Ce jour-là, je n'ai pas dit à ma mère que j'allais chez le coiffeur. Elle a fait une crise et je me suis senti « mal de me sentir mieux ». Puis, j'avais toujours l'impression qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas quand je me voyais dans le miroir. Ça m'a perturbé, je me suis posé de plus en plus de questions. En 2020, lorsqu'on était en plein confinement, je ne me suis jamais senti aussi mal. Peut-être car ça a repoussé les limites que j'avais avec moi-même. Je ne me supportais plus.

Un jour, j'ai alors rejoint un groupe LGBT+ qu'une fille rencontré sur les réseaux sociaux avait créé et j'ai rencontré un mec qui s'appelait Kenzo. C'était un mec trans et on a énormément discuté. Il m'a un peu parlé de transidentité et je pense que c'est la première fois que j'ai réalisé ce que c'était. En réalité, je me suis beaucoup reconnu dans ce qu'il me disait et ça a débouqué beaucoup de questionnements enfouis en moi. Grâce à ce groupe virtuel, je sais que je me suis senti entouré, compris, écouté et surtout je ne me suis pas senti jugé.

Par la suite, j'en ai parlé à une amie qui est venue me poser la question : « Mais Maxx tu ne serais pas trans ? ». Elle l'a posé d'elle-même avant que j'en dise davantage. C'est la première personne à qui j'ai réussi à en parler dans la « vraie vie ».

J'ai commencé à faire mon « coming out » ; je hais ce terme ; dans un cercle de plus en plus étendu. Charli, ma sœur, d'autres amis, puis ma famille. Petit à petit j'ai réussi à en parler au monde et à me sentir un petit peu plus aimé. Mais sans ce mec, je ne sais pas si je me serai trouvé avant de faire des grosses bêtises.

- /L.D/Évidemment. On pourrait se dire que je ne suis pas légitime d'en parler mais je n'ai pas ressenti toute cette phase de doute et de mal-être. J'ai grandi avec l'idée que « c'était normal » ; même si je déteste cette expression ; de ne pas forcément aimer le sexe opposé et de questionner son genre par rapport à son ressenti. J'ai eu des interrogations. Mais j'ai décidé de m'informer et de poser des questions autour de moi. Sans modèle, c'est bien plus complexe et dur à gérer.
- /A.C/ Tout le monde est légitime dans son parcours. Il n'y a pas à avoir de doutes là-dessus.

/A.C/ Est-ce que vous avez des souvenirs de luttes concernant la communauté queer, d'actes particuliers ou encore des manifestations ?

[M.G] J'avoue que je n'ai pas beaucoup de culture concernant le passé. Mais je suis beaucoup les actualités grâce aux réseaux sociaux, pour moi c'est un nouveau terrain de lutte. Il y a beaucoup d'actions qui s'y relayent. Après, je pense aux Prides évidemment, le mois des fiertés plus généralement. Pour moi c'est un grand terrain d'expression. Les collages de rues aussi, je sais que j'aime beaucoup la place qu'ils occupent dans l'espace public. Je suis beaucoup les droits à l'adoption, la PMA, la GPA vis-à-vis des personnes queer, c'est très complexe pour le moment. Même l'IVG en fait, je n'avais pas réalisé au départ mais c'est super excluant pour les personnes qui ne sont pas cisgenre¹⁰.

/L.D/ J'ai eu conscience des actions assez jeune. Mais je ne comprenais pas forcément les problèmes que l'on pouvait rencontrer. Je faisais ce dont j'avais envie sans penser aux répercussions ou à l'avis des gens. En grandissant, je me suis aperçu des nuances dans le regard des uns et des autres. Ça c'était très compliqué à gérer.

[M.G] Quand j'étais plus jeune, je n'avais aucune conscience de ça. Je voyais seulement les gros titres à la télé et encore. Dans la campagne c'est assez dur d'avoir une vision de ces luttes. Je me souviens surtout de la loi pour le mariage pour tous en 2013.

10. Une personne cisgenre est une personne dont l'identité de genre correspond à celle qu'on lui présume à la naissance.
Source : <https://lespotiches.com/culture/comprendre/definition-transgenre-cisgenre-qu-est-ce-que-ca-veut-dire/>

/S.T/ T'as jamais entendu parler des combats contre le sida, des actions assez fortes d'Act Up ? Ou encore Stonewall ? Même s'il y a eu beaucoup d'actions encore avant. Mais ce sont les plus connues dans la culture populaire je pense.

(A.C) Au travers du projet intitulé *Solidaires !!!*^(Fig20) produit par les éditions la mousse, regroupe une sélection des travaux réalisés par la graphiste Anaïs Enjalbert et des militants de l'union syndicale Solidaires. Ces différentes productions rendent tangible un discours politique et des revendications sociales, économiques, environnementales fortes. En effet, dans l'esprit et l'imaginaire du grand public les syndicats évoquent la défense des droits des travailleurs et des minorités, notamment lors de manifestations de rues. Ici aussi, certaines productions renvoient à la défenses des droits des personnes queer.

Dans cette édition, l'ensemble de ces productions ont une identité graphique commune, reconnaissable par tous et toutes dû aux moyens graphiques utilisés. Ces différents supports de revendications renvoient à l'idée d'un graphisme dit « do-it yourself ». Les syndicats ne faisant pas exception à une économie de moyen assez faible pour communiquer leurs revendications et par conséquent réaliser leurs productions graphiques. La typographie est alors réalisée avec du scotch de couleur ce qui lui donne un aspect assez brut. Ces formes robustes et anguleuses renvoient à l'état d'urgence écologique, social et politique ressentis par les différents militant·s au sein de notre société contemporaine. Quant à la couleur, omniprésente dans les productions, accroît le désir de visibilité pour les différentes revendications sans pour autant effrayer le·s lecteur·s.

Si nous nous penchons davantage sur le processus créatif de ces supports militants, Anaïs Enjalbert réalise aussi des workshops avec les militant·s engagés pour Solidaires. La technique du scotch reste un médium universel, accessible à tous·tes et nécessitant peu voir aucune compétence en termes de dessin. Nous retrouvons aussi la volonté de transmettre des compétences et des savoirs-faire au travers de ces ateliers co-créatifs entre le·s graphiste et les militant·s mais aussi entre chacun des participant·s. Cette transmission passe au travers des échanges, des témoignages et la constitution d'un cadre militant plus sain où la charge de travail est répartie.

Concernant l'édition en tant qu'objet graphique, celle-ci constitue une collection de ces différentes productions mais aussi des photographies montrant l'utilisation de ces supports militants au sein des manifestations. Nous obtenons alors une certaine visibilité sur ce qui a été produit sur le plan militant et graphique.

Garder une trace des luttes dans le temps permet de rendre pérenne des objets qui semblent éphémères une fois la manifestation terminée mais aussi de rassurer les militant·s et de ne pas accroître un sentiment de solitude permanent face à un combat trop grand pour une seule personne.



(Fig20) BRUEDER, Magali.
Solidaires !!!, éditions la mousse, 2024.

[M.G] Ce que je vais dire est assez triste mais quand j'étais plus petit, on a parlé du sida avec mon père seulement par rapport à l'histoire de Freddie Mercury. Rien avoir avec la communauté. C'est surtout arrivé car il est fan de Queen. J'ai surtout beaucoup d'actualités sur les agressions des personnes queer, des régressions de loi. Je suis beaucoup plus actif aujourd'hui et je vais avoir 21 ans.

/A.C/ Tu vois ça sur les réseaux sociaux non ?

[M.G] Oui c'est ça, les réseaux sociaux ça fait réaliser beaucoup de choses qu'on ne mesure pas. Tu vois ce genre d'infos hyper angoissantes passer et tu te dis « Si c'était moi... ». Je n'ai pas peur d'être qui je suis, loin de là, mais ce sont les autres qui me font peur. Ceux qui ne nous acceptent pas au point de devenir violent·s. Que ce soit en France ou dans le monde entier. Mais il y a aussi pas mal de nouvelles positives. On voit qu'il y a un pays qui a adopté une loi pour autoriser les mariages pour tous^{es}, un autre a remis la peine de mort pour les personnes homosexuelles. C'est à double tranchant et tu espères que des bonnes choses vont tomber demain... Je me demande souvent dans quel monde on vit.

/L.O/ On pourrait tellement faire mieux.

/A.C./ Des fois tu te considères noyé par ces informations négatives ?

Tu trouves qu'il prédomine face à un contenu plus optimiste ?

[M.G.] Je vois quand même qu'il y a certains pays qui autorisent des droits fondamentaux et qu'en France les personnes queer sont beaucoup plus reconnues, moins emmerdées.

On gagne petit à petit. Vraiment petit à petit.

/L.D./ Les réseaux sociaux permettent à beaucoup de s'éduquer, de s'informer ... Mais il faut aussi faire très attention à ne pas se faire happer par la négativité des informations. C'est assez traitre pour quelqu'un qui se construit ou se (dé)construit, on peut vite finir angoissé, déprimé etc.

/A.C./ Est-ce que vous vous considérez comme militant^{es} au regard des luttes LGBT ? Je vous demande ça car certains ne se revendiquent pas comme tel^{le}.

[M.G.] J'essaye d'être militant à mon échelle. Ça passe par des petites publications sur TikTok. Beaucoup via les réseaux sociaux comme tu peux le voir. Et je vais au maximum de Pride tous les ans. À part ça, il n'y a pas beaucoup d'événements militants autour de chez moi. Et quand bien même il y en aurait, je ne suis pas sûr de pouvoir m'y rendre, je travaille énormément. C'est aussi pour ça que je passe par les réseaux sociaux.

/A.C./ Et tu trouves que ça manque de rendez-vous ou d'action militantes ?

[M.G.] Honnêtement, je vais faire une comparaison vraiment pas cool. On parle ici d'une lutte sociale et politique. Mais il y a des personnes qui aiment un groupe de musique en particulier. Ils peuvent aller où ils veulent tous les week-ends pour écouter ce type de musique, tu vois. Je me dis qu'il devrait y avoir plus d'événements récurrents comme ça. Je sais que c'est compliqué à organiser. Il n'y a pas forcément les financements pour les mener à bien. C'est déjà compliqué d'avoir une Pride.

/S.T./ On n'est pas assez bien représenté pour pouvoir faire ce genre de choses. Les choses changeront avec le temps, je l'espère vraiment. Mais pour l'instant, on en est loin.

/L.D./ Je pense que si tu n'as pas un réseau, si tu n'es pas rattaché à une asso ou un entourage qui font des actions sauvages ... C'est compliqué de lutter. Les événements sont très ou trop ponctuels. Tu peux faire des actions de ton côté. Mais sauter le pas, c'est plus facile à plusieurs et les forces sont décuplées. Les collages de rue par exemple sont souvent issus de collectifs qui s'organisent méticuleusement pour faire passer leur message dans l'espace publique.

/a.c/ Maintenant, outre cette période, nous pouvons nous questionner sur des supports que nous sommes plus à même de croiser dans notre quotidien. Je pense notamment aux collages sauvages ^(Fig21) dans les rues. Ce phénomène n'est pas apparu assez récemment comme on pourrait le croire. Cependant, c'est leur forme graphique que l'on reconnaît tou.te.s et qu'on leur attribue qui leur donne cette dimension plus actuelle. Lorsqu'on les voit, qu'ils nous entourent ; leur langage visuel et graphique nous marque instantanément.

Pourtant, on trouve ici encore, une grande simplicité dans les médiums utilisés. Les écritures divergentes de nos adelphe.s nous laisse transparaître un travail commun et toute une communauté appuyant un tel message. Ces lettres majuscules dessinées ou peintes d'un coup de main brusque, affirmé, parfois tremblant ; sur des feuilles A4 que l'on trouve tou.te.s chez nous ; témoignent d'un discours plein d'engagement et de volonté. Placardés à la sauvage, ils nous interpellent et nous forcent à lire les caractères inscrits à la main révoltée par l'un.e de nos allié.e.s. Ces supports de revendications sont souvent considérés comme de la pollution visuelle par les individus du quotidien. Pourtant ils témoignent d'un militantisme qui s'organise autour de nous.



(Fig21) INCONNU.E,
Collage de rue sauvage,
militantisme queer, circa, 2021.

- /A.C/ Est-ce que vous avez déjà entendu parler du burn-out militant avant que je vienne ici ?
/S.T/ Non.
- /A.C/ Pas du tout ?
[M.G] Pas du tout.
- /L.D/ Rapidement. Je crois que c'est un terme qu'on entend pas mal depuis la covid. Mais je ne saurais pas te donner une définition.
- /A.C/ Vous connaissiez quand même le terme de burn-out ?
/S.T/ Oui.
- /A.C/ Et une définition du militantisme ?
[M.G] Oui.
- /A.C/ Question piège ! *rire* Dans ce cas, comment définiriez-vous le burn-out militant ?
[M.G] Je dirais que c'est peut-être la fatigue. Ce sont des personnes qui se battent et qui en ont un peu marre de se battre pour rien, ou quelque chose comme ça. Enfin pas pour rien, c'est super défaitiste.
- /S.T/ C'est fatigant de se battre pour que ça ne change pas.
C'est lourd au bout d'un moment. Enfin, même moi, ça me déprime parce que je me dis, il faudrait que ça change. Mais de toute façon, on peut hurler tout ce qu'on veut, j'ai l'impression que ça n'atteindra jamais les oreilles de ceux qui pourrait faire évoluer les choses et atteindre les objectifs que l'on vise.
[M.G] On sent que ça change mais seulement à moitié. Enfin, c'est fatigant au bout d'un moment.
- /A.C/ C'est un peu de tout ça. Le burn out militant c'est lorsqu'on laisse la place au désespoir après la rage et la colère qui se trouve habituellement au cœur de nos luttes. C'est comme être consumé par le feu militant, c'est-à-dire, être épuisé, abattu, angoissé par toutes nos actions et nos efforts sans pour autant voir de changements. Vous pensez qu'il faudrait faire quoi pour que ça change, justement ?
[M.G] Il faudrait faire des actions beaucoup plus extrêmes, comme tu en as parlé tout à l'heure. Sans violence bien sûr, mais des gestes très forts.
- /S.T/ Il faudrait que ça change au niveau de tout en haut. Si les politiques écoutaient un poil plus le peuple, ça serait quand même beaucoup plus simple pour beaucoup de choses. On ne va pas refaire la démocratie mais même à l'échelle de la communauté LGBT, je pense que le gouvernement ne joue pas son rôle.
C'est d'ordre politique, même si on ne veut pas le reconnaître. Dans le sens où il devrait davantage en parler. Et juste AGIR.
- /L.D/ Je ne sais pas si vous êtes allés voir des expositions concernant la communauté ? Mais ça met en lumière beaucoup d'artistes connus ou pas qui faisaient/ont fait partie de la communauté. Les institutions qui permettent d'obtenir de la visibilité aident énormément. On se rend compte que nous ne sommes pas seuls. Puis les expositions deviennent d'ordre politique et social. C'est une petite victoire pour moi.

/a.c/ L'exposition *Over the Rainbow*¹¹, réalisée en 2023 au Centre Pompidou, permettait de réfléchir autrement sur les œuvres du passé et notamment de les lier à des questions de sexualités et de genres. Nous ne sommes pas sans savoir que les productions des personnes queer ou l'expression des histoires de sexualité (hors hétéronormativité) ont été invisibilisées pendant très longtemps par l'histoire des arts. Cette exposition constitue alors une ouverture au grand public et permet à la population de (re)découvrir des artistes célèbres et leur visions/productions artistiques.

Cette exposition a donné lieu à la production d'un catalogue, dirigé par Nicolas Liucci-Goutnikov. Il constitue un objet physique qui regroupe et garde trace de ces histoires de sexualité mais surtout d'un discours queer engagé émergeant des œuvres présentent dans un musée « populaire ». Cet objet permet de visibiliser et de sensibiliser sur les droits queer au travers des différentes époques, il permet de rassembler et d'ouvrir ces notions, ces luttes aux différents publics. Ce catalogue témoigne aussi des moyens de production plus conséquents au sein des institutions culturelles parisiennes, donnant plus de poids et de crédibilité au propos qu'il contient.

Nous retrouvons ce désir de visibilité au sein du catalogue d'exposition *Queer Graphics*. Cependant ici, l'objectif est de visibiliser les productions graphiques plus ou moins éphémères des groupuscules et des associations queer belges, les auteurs sont moins populaires mais la question de la sexualité est tout aussi invisibilisée. Les objets graphiques présentés sont considérés comme plus insignifiants/éphémères et encore une fois ce catalogue dénonce la volonté de lisser ou d'effacer des questions politiques et/ou sociales « trop » militantes. Pour les militant·e·s, le manque d'archives et de traces accroît une nouvelle fois le sentiment de solitude ressenti dans leur combat. Mais nous voyons aussi émerger une certaine colère lorsque l'on pense qu'une lutte qui nous tient à cœur et qui dicte nos vies stagne alors que celle-ci à juste été effacée, dissimulée dans l'histoire.

11. Direction LIUCCI-GOUTNIKOV, Nicolas. *Over the rainbow, Autres histoires de la sexualité dans les collections du Centre Pompidou*, catalogue de l'exposition, éditions du Centre Pompidou, 2023.

[M.G] Enfin bon, pour enlever tous les trucs qui empêchent les différents modèles de couples d'avoir des enfants, qui empêchent machin, bidule... Y'a du monde. Un couple LGBT a les mêmes droits qu'un couple cis-hétéro. Déjà, juste ça. Ça changerait énormément de choses. Pour agir il faudrait faire du bruit, qu'on nous voit davantage. Qu'on ait des traces de ce qui a été fait par le passé.

/S.T/ Après, je comprends que ça fasse peur d'agir. Mais certaines personnes n'ont pas à autant souffrir pour être qui ils veulent. Tout ce qu'il y a à faire quand tu veux juste changer de prénom, le nombre de papiers qu'il faut que tu réunisses, le nombre de témoignages de gens autour de toi qu'il faut que t'aies, pour qu'ils acceptent et qu'ils se rendent compte que c'est vraiment pas juste un caprice...

/A.C/ C'est vrai que les archives ont une place très importante pour moi. J'aurais aimé avoir plus de traces de nos luttes pour continuer d'avancer.

/A.C/ Et je sais pas si vous vous souvenez de la campagne de publicité du gouvernement par rapport à l'homosexualité, la transidentité... Qu'est-ce que vous en avez pensé ?

/S.T/ L'année dernière c'est ça ? C'était ridicule. Moi, c'est vraiment...

[M.G] Tu vois, tu as ton mur, il est complètement fissuré. Tu mets un pansement dessus. Et bien c'est exactement comme ça que je l'ai ressenti.

/A.C/ Tu l'as ressenti comme ça ?

/S.T/ Ouais. C'est vraiment du foutage de gueule, je trouve.

[M.G] Même les affiches en elles-mêmes... Elles étaient incroyables (IRONIE). Enfin, je ne sais pas si vous avez vu les slogans exacts...

/A.C/ Alors, contre les discriminations, homophobie, transphobie...

Voilà le slogan « Face à l'intolérance, à nous de faire la différence ».

[M.G] On dirait que c'était pour la mode... Ça ne représente personne...

/S.T/ Enfin, oui, ma fille est lesbienne, oui, ma coloc est lesbienne.

Ok, les termes et les identités sont verbalisées et affichées mais...

/A.C/ Ce que je leur reproche, c'est... Ok, y a le slogan. Les termes sont clairement énoncés mais entre guillemets. Ce qui me pose problème, ce sont les images. Ça ne montre même pas les personnes concernées.

[M.G] Ça les cache, limite. Et le seul truc qu'on voit, c'est la personne en face qui réagit... Moi j'ai l'impression qu'il dit « Ça va.

Tu es validée par la street ».

/S.T/ Comme si on avait besoin d'une validation extérieure hétéro-normée pour exister... C'est limite pour moi.

/L.D/ C'était tellement absurde. L'idée était ok, le message qu'ils ont réussi à transmettre était vraiment mauvais.

[M.G] D'un côté, sympa. Mais en même temps, j'ai l'impression qu'on en fait six pas en arrière, tu vois. Je ne l'ai pas forcément pris comme geste de soutien.

/α.ε/ Cette campagne de sensibilisation^(Fig22) à l'initiative du gouvernement et en partenariat avec la DILCRAH témoigne une nouvelle de la volonté de l'État de rendre plus lisse et neutre les questions relatant la sexualité. Mais elle témoigne aussi des moyens de productions conséquents qui permettent d'effectuer une campagne à grande échelle sur le territoire. L'intention du projet est certes louable mais le message transmis et perçu par le public est assez maladroit. Nous nous retrouvons face à une image qui invisibilise totalement la personne concernée, touchée par la discrimination (ici une personne queer de dos) mettant l'accent sur la personne « normale » qui valide en quelque sorte l'identité sexuelle/de genre de sa/n proche.

Ces campagne respecte évidemment l'identité graphique de l'État mais elle stérilise totalement l'histoire et l'esthétique présente au sein des luttes pour la reconnaissance des droits queer et leur légitimité à exister. Nous pouvons nous interroger sur la processus de réalisation de ce genre et campagne mais aussi sur la nécessité de consulter des personnes concernées pour élaborer ce genre de projets. Du point de vue des militant·s, ce genre de campagne suscite la colère et n'a pas réellement d'impact sur la lutte, si ce n'est qu'il renvoie une image blessante, stigmatisante et nous invisibilise davantage.



(Fig22) DILCRAH. Campagne de sensibilisation, *Face à l'intolérance, à nous de faire la différence*, 2021.

/L.Ø/ Cette campagne était vraiment maladroite et très peu représentative. À côté de ça, il condamne totalement l'écriture inclusive. Je sais que c'est complexe, on parle d'un changement d'habitude dans la parole ou l'écriture... Mais j'aurais préféré qu'ils agissent au regard de ce propos. C'est une action, une étape, un avancement que l'on délaisse, que l'on refoule beaucoup trop.

/A.C/ Est-ce que vous vous êtes déjà senti fatigué, lassé, de désirer des droits qui vous sont dus, sans jamais avoir l'impression d'un jour pouvoir les obtenir ?

[M.G] Bah, tout le temps, en fait.

/S.T/ C'est le problème d'une vie. Au travail, j'essaye de ne pas trop en parler parce que je n'ai pas envie que ça me porte des préjudices.

[M.G] Je suis tellement d'accord. Je sais qu'il y a certains de mes collègues qui sont au courant, je ne sais pas s'ils en ont parlé entre eux. Mais personne n'est venu m'en parler quasiment. Je fais ma vie de mon côté. Mais je sais qu'au travail je suis très restreint. J'ai l'impression de porter un masque de mec cis-het¹² toxique, tu vois. *GROSSE VOIX* Je m'appelle Maxx, c'est tout. Mais dans la vie de tous les jours, je dois avoir des piqûres toutes les deux semaines et ce pour le restant de mes jours. Seulement pour pouvoir continuer d'être qui je veux. Et en faisant les calculs de toutes les opérations que je vais devoir payer dans ma vie, je pourrais m'acheter une putain de Merco.

/S.T/ C'est vraiment rageant, je peux pas avoir d'enfant qui porte mon ADN et celui de ma copine. Ou alors à l'étranger.

[M.G] Oui c'est hyper compliqué, il faudrait que j'arrête la testostérone, pour ensuite réaliser une PMA. Encore une fois c'est possible seulement à l'étranger.

/A.C/ C'est sûr qu'il y a encore tellement de combats devant nous. C'est assourdissant.

12. Cis-het: Personne qui s'identifie comme cisgenre et hétérosexuel.

/A.C/ En ce qui concerne vos actions militantes, quels genres de supports vous privilégiez pour communiquer, lutter, informer autour de vous ?

[M.G] On va penser que je suis accro aux réseaux sociaux mais c'est seulement l'endroit où se diffuse le plus de discours proches du mien. Quand il y a un message ou une image que je trouve importante, je la reposte, je la partage aux autres, qui la partagent aussi. Comme une grande chaîne de revendication. L'autre jour par exemple je suis tombé sur une publication avec le message « Just Human. Periods » ... Je me suis dit, bah, c'est vrai, les garçons, les humains plus généralement ils ont aussi leur règles, ça arrive. Je l'ai mis dans ma story et j'ai reçu beaucoup de messages de gens plus ou moins proches se sentant soutenus. Après, évidemment je vais en manif, je discute un petit peu, des fois, avec des gens, je roule des galoches, ça dépend de mon humeur. Mais je fais surtout des pancartes. Je suis AIDÉ pour faire des pancartes, avec des messages forts pour moi. Puis après, je poste des TikToks. J'essaie de me montrer au monde.

Je ne sais pas trop si j'y perds, mais en tout cas, il y a des gens qui me voient, avec qui j'échange par la suite et c'est cool.
/S.T/ J'essaie d'en parler un peu autour de moi, avec des personnes de confiance. Je n'arrive pas encore à en parler avec n'importe qui. Mais tu vois, des fois, je discute de la communauté LGBT assez subtilement avec mes collègues. Ils ne sont pas au courant de beaucoup de choses.

/L.O/ Pour ma part, j'ai un groupe d'amis très proche avec qui on s'active pas mal. Je ne sais pas si je peux en parler ici mais on a réalisé plusieurs collages de rue, on fait aussi des stickers que l'on colle un peu partout. On laisse trace de notre lutte discrètement. Ça ne dure jamais très longtemps honnêtement, mais j'espère que nos discours touchent quelques passant·s.

/A.C/ Mais alors qu'ils sont considérés comme nuisibles face à la « clarté » et la « neutralité » de l'espace public. Nous pouvons nous interroger sur leur pérennité ?

L'an passé, j'étais sur le chemin de l'école. Puis, lorsque j'ai tourné la tête vers le grand parvis en ciment qui annonçait l'entrée de l'établissement, j'ai vu l'un de ces collages. Le message m'a tout de suite interpellé mais par la suite je me suis dit qu'il n'allait pas tenir la journée. Trois heures plus tard, mon intuition était avérée, le gardien avait presque terminé de le retirer.

Ce collage aura donc permis de toucher et de sensibiliser des individus grâce à son placement dans l'espace public, mais il reste éphémère au regard de la souffrance et du manque de représentation de la communauté. Et nous pouvons nous interroger sur la portée sociale et politique qu'il aurait pu exercer dans une temporalité plus longue. Mais, c'est justement cette notion de « temporalité » qui m'interpelle. En prenant cet exemple, les conditions météorologiques, les façades un peu trop privées ou simplement des passant·s énervés auront raison de sa matérialité. Ces différents facteurs ne permettent pas de garder une trace de cette lutte à terme.



(Fig23) INCONNUE,
Collage de rue sauvage,
militantisme queer, circa, 2021.

/A.C/ Je peux vous montrer un support de revendications que je trouve très puissant ? C'est personnel comme ressenti, mais je serais curieux^o de connaître le votre. Ça s'appelle le *Patchwork des noms* ^(Fig23) en français. C'est un mémorial pour les victimes du sida qui a été réalisé à partir des années 80, milieu des années 80 il me semble. C'est un énorme patchwork, chaque parcelle de matière représente l'histoire, la mémoire d'une victime du sida depuis cette époque. Et à chaque fois, un nouveau fragment est ajouté. Actuellement, il y a 48 000 panneaux, donc je vous laisse imaginer la taille d'une telle œuvre commémorative. Ça représente à peu près 94 000 personnes.

[M.G] Je trouve ça très beau. C'est un très beau geste. Une jolie attention pour ne pas oublier, se rappeler. Il y a beaucoup de personnes qui ont fait beaucoup de mal à cause de l'ignorance, ils ne voulaient juste pas écouter. Beaucoup ont déperé parce qu'ils voulaient juste être eux-mêmes, aimer qui ils veulent. Malgré les risques d'une maladie destructrice et ignorée par les différents états.

/S.T/ Je trouve ça très triste. Et c'est bien qu'on oublie pas. Qu'il y ait des actions comme ça qui soient faites.

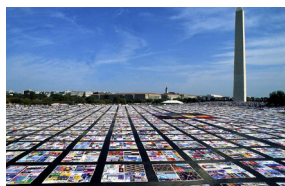
[M.G] Par rapport à d'autres mémoriaux, je trouve qu'il est magnifique. Sans dévaloriser les autres. Il y a plein de couleurs, plein de paillettes. C'est plus joyeux, le souvenir de ces personnes a l'air lumineux comme ils devaient l'être.

/S.T/ Et c'est un peu l'esprit que les personnes de la communauté dégagent, je trouve. Une aura bienveillante. On rajoute un petit morceau, chaque fois ça devient et ça constitue un peu plus une œuvre commune.

/L.D/ Je retiens surtout que c'est une lutte qui reste, si encore aujourd'hui les personnes participent. C'est une jolie preuve d'une lutte sur la durée, et surtout une lutte hors de toute violence. À force de se faire marcher dessus on pourrait être totalement enragé. Mais ici, c'est d'un tout autre registre.

[M.G] Le fait qu'il y ait encore des personnes qui en rajoutent tous les ans, c'est en même temps triste, ça veut dire qu'il y a des personnes qui sont parties. Mais d'un autre côté, je trouve que c'est un très beau moyen de leur rendre hommage.

/S.T/ Et de rappeler aux gens qu'ils existent.



(Fig23) NAMES PROJECT FOUNDATION. AIDS Memorial Quilt, 1989.

/A.C./ Est-ce que vous pensez que participer ou contribuer à une œuvre commune; à plus ou moins grande échelle; peut vous aider vous-même à vous sentir moins seuls dans votre parcours ?

/L.O./ Totalement. On se sent plus fort^e. Et il ne faut pas oublier que ça nous booste, nous redonne confiance. La société, les mentalités doivent changer. S'attaquer à tout ça tout seul, c'est énorme. Être ensemble c'est avant tout se rassurer et obtenir un certain bien-être en tant que militant^e. Mais ça permet aussi de s'éduquer à l'aide du parcours des autres. C'est important de rester ouvert vis-à-vis de notre communauté.

/S.T./ Oui, je pense que c'est le genre de trucs où, en plus, tu peux faire des rencontres et te dire, bah, en fait, qu'il n'y a pas que moi qui suis dans cette merde. Et en fait, c'est vraiment rassurant.

[M.G.] Ça te fait du bien dans le sens où tu te dis, bah, je ne suis pas tout^e seul et il y a d'autres gens qui vivent la même chose que moi. Et c'est OK. Ce n'est pas moi et mon existence, le problème. J'ai mis énormément de temps à m'en rendre compte.

/A.C./ Ici, nous envisageons le design graphique en tant que moyen de communiquer, de transmettre, d'inculquer un message et/ou une intention à échelle professionnelle. Nous pouvons alors contextualiser certains projets de création graphique professionnelle ou semi-professionnelle dans un cadre dit d'intérêt général exprimant alors des enjeux politiques et sociaux tel que le militantisme queer.

En effet, au travers du projet *Les murs voix*^(Fig24), Camille Baudelaire en partenariat avec un^e membre du collectif féminisme.en.forme.s propose un workshop engagé avec la participation de 15 étudiant.es. Sur le modèle des collages féministes de rues précédemment évoqués, les étudiant.es en création graphique on réfléchit à un dispositif de communication cohérent et adaptable pour l'espace public. L'objectif de ce projet est de lier étroitement un discours politique et social fort à sa matérialisation et à sa forme graphique. Ici nous prendrons en exemple les messages utilisés au sein du projet se rapportant au militantisme queer. On notera une contrainte technique majeure, ces supports doivent être adaptables à la technique de l'affichage sauvage.



(Fig24) BEAUDELAIRE, Camille.
Les murs voix, 2021.
URL : <https://www.atelierbaudelaire.com/fr/home/les-murs-voix>.

Une fois les slogans développés, les étudiant·e·s ont fait le choix d'utiliser des typographies avec des ligatures inclusives en cohérence avec la communauté queer et ses enjeux pluriels en terme de genre. De plus, l'utilisation de la sérigraphie permet à chacun·e de transmettre le message grâce à des tons directs, représentant l'effervescence et la multiplicité d'un tel contexte de création. Les formes abstraites et les couleurs permettent à chacun·e de s'approprier le message et de laisser libre cours à son interprétation une fois installé dans l'espace public. Après une réflexion collective sur un vocabulaire de formes, chacun des supports se différencie individuellement. Le traitement de chacun d'entre eux, lorsqu'on les rassemble dans un même espace, permet de créer une unité composite et cohérente à l'aide des différentes formes, des couleurs, des techniques et l'influence d'une phase d'échange et de création commune.



Concernant cette idée de création et de réflexion commune, l'Atelier la Rage, un collectif créatif engagé notamment dans les réflexions autour des luttes féministe et LGBTQIA+, propose des ateliers à des participant·e·s amateur·e·s. On retrouvera trois catégories d'ateliers, correspondant à différentes catégories d'individus, mais aussi au degré d'accompagnement de la part des créatives. Ce curseur s'étend alors entre une initiation collective et complète à la sérigraphie afin de créer son propre support de revendication. Tout en apprenant un savoir-faire artisanal destiné à un public plus aventureux. Ou alors une phase beaucoup encadrée dans un cadre scolaire. Ici, les créatives interviennent davantage et encadrent les différent·e·s participant·e·s tout en leur laissant tout de mêmes des libertés créatives.

Lors d'une soirée carte blanche dans leur lieu d'exposition et de création, le collectif a organisé l'événement « En plein Magma^(Fig25) ». Il s'agit d'une rencontre entre militant·e·s, artistes et intervenant·e·s luttant les enjeux féministes et queer. Sous le signe d'une carte blanche, La Rage a décidé de mettre en place un atelier d'impression in situ.

Encore une fois, la sérigraphie est la technique utilisée pour matérialiser les supports de communications. Cette fois-ci le message est clair « des drag, pas la BRAV-M^(Fig26) », le message est critique, provoquant et politique. Il place cet événement sous le signe d'une manifestation créative et dénonce l'intervention des forces de l'ordre dans un cadre militant pacifique.



(Fig25) Atelier LARAGE.
Des drags pas la BRAV-M,
atelier participatif, 2023.

/A.C/ Pour vous, ces moments ensembles effacent-ils un peu les sentiments de solitude et d'anxiété ?

/S.T/ Bah, c'est rassurant. C'est une sorte de soutien, c'est un soutien verbal et physique. Bien plus que derrière un écran.

[M.G] Après il y a aussi le soutien invisible. Tu sais que si un jour, t'es dans la rue et qu'il y a quelqu'un qui te fait chier, s'il y a une personne de cette communauté et que tu l'as vu et qu'il te voit, il y a plus de chances qu'il te vienne en secours.

/S.T/ Puis être tout le temps seul avec soi-même comme seul exemple. C'est hyper dur. En général, les personnes de la communauté Queer ne vont pas bien et c'est pour une bonne raison. La solitude, le rejet, les traumatismes... Ce n'est pas forcément corrélé avec notre identité de genre ou notre identité sexuelle, mais disons qu'une société hétéronormée n'aide pas au bon développement des personnes qui s'identifient hors des moules et des standards. Je connais beaucoup de gens dans cette communauté qui ont eu des périodes dépressives et c'est pour une bonne raison. Tu es rejeté par tout le monde. Même si tu sais que ta famille est ouverte, tu as une chance sur deux qu'ils te rejettent, qu'ils te mettent à la porte. Il y a des gens qui sont tabassés par leurs parents.

[M.G] Quand tu l'annonces à tes parents, ça ne se passe pas toujours très bien. Il y a des gens comme tu l'as dit qui se font tabasser. Et tu te dis, moi, ça peut m'arriver aussi. Donc tu commences à psychoter. T'es pas bien. Le déni aussi est super présent.

/S.T/ Mais c'est juste une question de communauté, pas forcément d'affinité, tu vois. Je pense qu'il devrait y avoir par exemple, dans les lycées, des assos LGBT qui soient créés pour que les gens se sentent moins seuls. Même si l'école est compliquée pour tout^{es}. Tu connais un peu le taux de suicide des jeunes, chez les personnes trans, ou juste de la communauté LGBT ? Combien il y en a eu l'année dernière ? C'est déjà trop. Je pense que si ces personnes avaient été écoutées, avaient pu discuter avec des gens qui leur ressemblaient. Je ne sais pas si ça aurait été différent, mais je sais que ça joue énormément.

/L.D/L'important c'est d'avoir des représentations. Des moyens de s'éduquer, de comprendre, de voir... On trouve beaucoup de sites internet communs, où tout le monde peut partager des choses. En virtuel ou en réel... Mais on en a besoin. On peut créer beaucoup de choses à plusieurs et aller plus loin avec les compétences de chacun^{es}.

/A.C/S'auto-éduquer et s'auto-informer sont des processus qui ne sont pas systématiques ni forcément évidents pour tous et toutes. Nous retrouvons alors de plus en plus de contenu informatif sur les réseaux sociaux et voyons émerger différentes plateformes ouvertes aux contributions en ligne. Par exemple, la plateforme *BA(F)FE*^(Fig26), base de données féministe constitue un index répertoriant de nombreux articles, témoignages, définitions concernant les luttes féministes, queer et plus largement minoritaires. Ces supports en ligne permettent d'informer et de visibiliser sur les enjeux, les combats et les productions militantes. L'intervention d'un support numérique géré par des militant^{es} permet aussi de rendre les informations plus accessibles pour tous et toutes peu importe son emplacement géographique, de les pérenniser et de s'assurer de la véracité des informations.

Sur le plan graphique, cette plateforme est conçue très simplement avec Wordpress. Elle se présente comme une base de recherche avec des tags explicites pour aller droit au but ou alors de se balader en fonction des différentes thématiques qui nous intéressent. C'est aussi une banque de données qui ne cesse de croître grâce à son système participatif, chacun peut alors proposer différents articles, productions afin d' étoffer le catalogue et de garder trace de la lutte, des évolutions, des avancées, des drames sur la longueur.

BA(F)FE
Base de données féministe

ET | [PODCAST] POURQUOI JE PEUX
DIRE PÉDÉ ET PAS TOI |

(Fig26) VERMENOT Ondine.
Base de données féministe, 2017.

/A.C./ Maxx, tu m'as dit que tu te considérais comme un militant passif, des fois tu as l'impression de faire un peu faux bon à ta communauté ?

[M.G.] Honnêtement j'aimerais bien plus militer. Ça me ferait vraiment beaucoup de bien et me ferait plaisir. C'est aussi pour ça que je me suis inscrit dans une association LGBT pour pas trop me tourner les pouces, faire des rencontres, pourquoi pas des actions... et aussi aller boire des coups.

J'aimerais faire plus d'actions mais j'ai besoin de mon salaire et je manque de temps. C'est compliqué. Même si je soutiens tout le monde, du plus profond de mon cœur, je ne peux pas davantage.

/S.T./ Je partage aussi ce sentiment.

/A.C./ Les réseaux sociaux pour vous, sont-ils un moyen de revendication à double tranchant ? Je m'explique. Dans le sens où ça nous permet d'avoir une vision globale sur ce qui se passe dans le militantisme queer à différentes échelles. Ça ouvre plein de portes, beaucoup de contact. Mais est-ce qu'en même temps, ça ne nous enferme pas ?

/S.T./ Je le pense un peu. Surtout quand Maxx dit que la plupart des personnes queer qu'il a rencontré sont issues des réseaux sociaux.

[M.G.] J'ai des « vrais amis » à côté que j'ai rencontrés qui font partie aussi de la communauté LGBT avec qui je suis toujours encore en contact constamment. Et même si ce n'est pas le cas, je trouve ça bien. Ok il y a des personnes avec qui je ne parle plus du tout aujourd'hui, mais qui m'ont beaucoup, beaucoup aidé à une époque où moi, j'étais complètement perdu, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. J'avais vraiment jamais eu de représentations de la communauté LGBT et c'est les réseaux qui m'ont apporté ça. Ça m'a énormément éduqué sur le vocabulaire, les différentes causes. Sans ce support, je ne serais même pas au courant que ça existe.

/L.D./ Toute forme d'action est légitime au regard de la communauté.

Si tu préfères militer en ligne c'est totalement ok. Ça ne fera pas de toi un mauvais militant. On est trop habitué à l'idée de se tuer à la tâche.

/S.T./ Se renseigner, s'informer, chercher autour de soi, c'est loin d'être facile. On a maintenant l'avantage de pouvoir créer des réseaux d'informations, de créations et de gens qui nous ressemblent. Je pense que c'est pertinent comme support au regard de la lutte. Et ça permet avant tout de rassembler la communauté dans les rues par la suite.

/α.ε/ Au regard de ce propos, la collaboration entre créatives pro ou semi-pro et amateur·es à une influence directe sur l'esthétique d'un support engagé. Les deux partis prenantes ont donc le désir de s'exprimer et de lutter pour une cause commune mais leur culture visuelle ainsi que leur appréhension des outils sont totalement différentes. Faire appel à des amateur·es dans le processus de création inclut aussi le fait de ne pas réunir toutes les règles et les codes graphiques que pourraient posséder des acteurs initiés ou semi-initiés à la discipline. Cette insouciance/maladresse selon les points de vues permet d'apporter moins de rigueur, de dureté et de contrôle dans la production d'une l'image et mais vient aussi directement influencer le ton du message.

Dans le *Vertige du funambule*¹³, Annick Lantenois nous donne une définition du design graphique alliant technique et sémantique. « Aussi le design graphique - son histoire, son statut, ses enjeux - ne peut être réfléchi sans que ne soit réfléchi l'action du système technique, ses possibles, ses limites, selon l'équation : la technique affecte le sens et réciproquement ». Nous pouvons alors l'interpréter comme suit : Le sens et le message lui-même ne se suffit pas forcément pour sa bonne compréhension/interprétation par autrui. Utiliser la technique au regard d'un message aura tout autant de légitimité et permettra de le comprendre, d'affirmer son propos et d'envisager le message avec davantage d'intention, de volonté. La technique constitue une transcription sous-jacente du propos. Elle permet aussi de toucher le plus grand nombre et de contextualiser une production dès lors que celle-ci sera en cours de production.



13. LANTENOIS, Annick.
*Le vertige du funambule :
Le design graphique entre écono-
mie et morale*, édition B42, 2010.

Maintenant si j'applique ou plutôt si j'exprime cette définition à l'utilisation de projets participatifs avec des amateur·es, la technique est à prendre en compte au regard de l'ambition du projet mais aussi vis-à-vis de son sens, de son intention. Sur une temporalité courte, l'objectif est de permettre à chacun de défendre ses idées, d'exprimer sa parole, son message et sa lutte sans être dépassé par des outils inconnus et complexes.

Il nous faut donc adapter les outils et médiums qui seront proposés ou envisagé pour et par les amateur·s, en évaluant en amont quel serait les profils envisageables de nos co-créateur·s. En effet, privilégier des outils universels tel que le crayon, le découpage, le collage, le pochoir ou l'utilisation directe du corps permet de donner confiance à nos co-créateur·s et de les laisser libres dans leurs réalisations. Cela permet aussi d'obtenir moins de rigueur et de dureté dans les formes graphiques obtenues.

Au regard d'un événement ponctuel sur une courte temporalité, le collectif féministe et queer *La Rage*^(Fig27) à réaliser un atelier d'affiches engagées en juillet 2016. Ce projet s'organise autour de la réalisation de support de revendications sérigraphiées et par conséquent d'une initiation à cette technique artisanale. Pour contextualiser, l'objectif de cet atelier était de questionner les stéréotypes de genre chez les enfants au travers des jouets, dessins animés et de prôner l'égalité entre les individus via le discours suivant: « Féministes, libérées délivrées de la normalité ».

Au travers de cette phrase simple on trouve une références flagrante à l'enfance mais aussi au côté engagé et piquant de cette figure moderne pour les plus jeunes. Le message en lui-même est assez explicite. Cependant si l'on vient maintenant questionner l'utilisation de la sérigraphie au regard de ce message, nous pouvons constater que cette initiation a permis à chacun de s'exprimer via des outils universels. En effet, la matrice pour l'impression en sérigraphie est issue d'un collage entre différents éléments en cartons fins mais aussi de dessins directement réalisés à la main par les amateur·s. Ces outils permettent d'appréhender un savoir-faire complexe via des outils plus accessibles. De plus, l'impression en sérigraphie offre moult possibilités expérimentales et chromatiques pour laisser libre cours à l'expression des personnes non-initiées.



(Fig27) ATELIER LA RAGE,
Atelier création d'affiches enga-
gées à Saint-Denis, Juillet 2016.

Un point essentiel réside alors dans la mise en avant d'une pratique directe des amateur·e·s, du bricolage, de l'expérimentation et du prototypage pour s'engager dans un projet et dans une cause. Ces différents points permettent de répondre plus ou moins directement aux attentes des amateur·e·s mais aussi des créatives. À contrario d'une pratique pro ou semi-pro, l'erreur/la maladresse n'est pas perçue comme une perte de temps ou un échec. Il s'agit ici d'être dans une posture ouverte, ces créations participatives et collectives sont avant tout des terrains d'expressions, d'expérimentations dans un cadre créatif donné, sensible et engagé.

/A.C/ Je pense que c'est une belle phrase pour terminer.

Merci pour vos discours singuliers et votre temps, il est précieux.

**GOD SAVE
THE
GOUINES**





PAS UNE FEMME

DEBUT
EXPERIMENT





Au travers de ces différentes voix, nous comprenons que le militantisme queer est avant tout un défi émotionnel fort pour chacune peu importe la temporalité. Notamment dû au fait que ce terrain d'engagement relève de l'intime. Cette proximité militante impacte directement les productions graphiques qui émergent d'un tel contexte de création.

Dans un premier temps, les productions visuelles créées au sein des luttes queer, notamment durant l'épidémie de sida et à travers les actions d'Act Up, témoignent d'une esthétique marquée par l'urgence, la rébellion et la revendication. Les militant·s utilisent des outils simples et accessibles — typographies manuscrites, pochoirs, collages — pour créer des affiches, des banderoles et autres objets visuels frappants. Cette approche « do-it-yourself » (DIY) confère à chaque œuvre une authenticité brute et expressive qui reflète à la fois le manque de moyens et l'intensité des émotions des créateur·ices. La présence de symboles puissants, donne aux messages une dimension identitaire et revendicative. Ces éléments graphiques, plus ou moins minimalistes, sont porteurs d'une intensité émotionnelle et politique, capables de capter l'attention du public et d'imprimer un message poignant dans la mémoire collective.

Aujourd'hui, avec l'évolution des moyens numériques, le militantisme queer peut s'exprimer à travers des visuels plus professionnels et largement diffusés, mais l'héritage graphique de l'époque d'Act Up inspire toujours de nombreuses productions. Les réseaux sociaux deviennent des espaces de collage numérique, où l'on partage et relaye ces esthétiques contestataires, adaptant l'urgence des messages à l'ère numérique. Ainsi, la résistance graphique queer continue de s'étendre, oscillant entre passé et présent, pour susciter la prise de conscience et la mobilisation au-delà des frontières et des générations.

En somme, le graphisme militant queer représente un outil fondamental de visibilité, de transmission et d'affirmation d'une identité collective, réaffirmant que la force des images et des symboles est au cœur de la lutte pour l'égalité et la dignité.

Pour la suite, nous pourrions alors questionner l'évolution des moyens de communication mis en place par les militant·s, que ce soit via une production manuelle/artisanale ou alors une production numérique au regard de l'accessibilité des ressources et d'un travail collectif. Enfin, comment pourrions-nous renouveler les pratiques créatives d'engagement collectif dans un monde de plus en plus connecté ?

BIBLIOGRAPHIE :

ARTICLES :

GOUTAGNI, Elise. Université Paris 8, Thèse, *design graphique féministe sous l'approche des pratiques amateurs*. Consulté le 04/03/2024.
URL : <https://www.cairn.info/revue-techniques-et-culture-2022-1-page-158.html>

MALET, Débora. « À fond la forme » : *Retour sur l'ÉVOLUTION ESTHÉTIQUE DU GRAPHISME MILITANT*. Article tiré de Mixte Magazine.
Publié en avril 2022. Consulté le 20/11/2023.
URL : <https://www.mixtemagazine.com/article/a-fond-la-forme-retour-sur-levolution-esthetique-du-graphisme-militant/>

LIVRES :

ALFONSI, Isabelle. *POUR UNE ESTHÉTIQUE DE L'ÉMANCIPATION : Construire les lignées d'un art queer*, édition B42, 2019.

CHABOT, Pascal. *Global burn out*, édition puf, collection Quadrige, 2013.

COLLECTIF D'AUTEURS. *Queer Graphics*, édition Design Museum Brussels, 2023.

CIRCULE, Camille. *La Typographie Post-Binaire au delà de l'écriture inclusive*, édition B42, 2023.

Direction LIUCCI-GOUTNIKOV, Nicolas. *Over the rainbow, Autres histoires de la sexualité dans les collections du Centre Pompidou*, catalogue de l'exposition, éditions du Centre Pompidou, 2023.

LANTENOIS, Annick. *Le vertige du funambule : Le design graphique entre économie et morale*, édition B42, 2010.

PATER, Ruben. *Caps Lock : How Capitalism Took Hold of Graphic Design, and how to Escape from it*, édition Valiz, 2021.

STARHAWK. *Comment s'organiser ? Manuel pour l'action collective*, éditions Cambourakis, 2021.

PODCAST :

COLLECTIF ARCHIVES LGBTQI+. *La fièvre : le feuilleton des luttes*, saison 1, 2018-2019.

FILM :

CAMPILLO, Robin. *120 battements par minute*, production Les films de Pierre, 2017.

TABLE DES MATIÈRES :

Introduction	p.02
I. Militantisme queer d’hier et la fièvre des années sida :	p.07
Comment la lutte contre le virus a-t-elle impacté émotionnellement les militant.es queer et leurs productions ?	
II. Queer et/ou militant.e dans notre société contemporaine :	p.35
Reste-il un peu d’espoir sous les paillettes ?	
Conclusion	p.71
Bibliographie	p.72
Abstract	p.74

TABLE DES MATIÈRES :

Introduction	p.02
I. Militantisme queer d’hier et la fièvre des années sida :	p.07
Comment la lutte contre le virus a-t-elle impacté émotionnellement les militant.es queer et leurs productions ?	
II. Queer et/ou militant.e dans notre société contemporaine :	p.35
Reste-il un peu d’espoir sous les paillettes ?	
Conclusion	p.71
Bibliographie	p.72
Abstract	p.74

Abstract

Sous les paillettes: (des)espoirs ! brings a new perspective on queer activism and, more specifically, on the expression of activist burnout through the representations, actions, and creations of activists.

The aim is to question two activist timeframes: first, the 1990s, when the AIDS epidemic was rampant, and second, contemporary activism and the graphic productions related to it.

My reflection is based on two interviews: the first with Gwen Fauchois, a former activist with Act Up Paris, through the podcast *La Fièvre, feuilleton des luttes*, and a cross-conversation with four activists about their perceptions of contemporary activism.

In the style of a polyphony, this text weaves together the eclectic viewpoints of different comrades, questioning queer activism in the face of two distinct time periods.

Sous les paillettes: (des)espoirs! apporte une nouvelle vision sur le militantisme queer et plus spécifiquement sur l'expression du burn-out militant au travers des représentations, actions et créations des militant·e·s.

L'objectif est ici de questionner deux temporalités militantes: dans un premier temps les années 90 alors que le sida faisait rage. Dans un second temps le militantisme contemporain et les productions graphiques qui s'y rapportent.

Ma réflexion s'appuie alors sur deux entretiens: le premier avec Gwen Fauchois, ancienne militante pour Act Up Paris, via le podcast *la Fièvre, feuilleton des luttes* ainsi que d'une conversation croisée avec quatre militant·e·s sur leur appréhension du militantisme actuel.

À la manière d'une polyphonie, cet écrit entremêle les points de vues éclectiques de différent·e·s adelphe·s questionnant le militantisme queer face à deux temporalités distinctes.